

Le Samedi

VOL. II. — NO. 31.

MONTREAL, 10 JANVIER 1891.

(PAR ANNEE, \$2.50)
(LE NUMERO, 6 CTS.)

L'ANNEAU DES FIANCAILLES



DES ETRENNES SANS PAREILLES

Le Samedi

JOURNAL HEBDOMADAIRE
PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.
ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

Prix du Numéro, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et les annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESSETTE & NEVILLE, No. 69 Rue St-Jacques, ou par lettre à

LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"
MONTREAL.

MONTREAL, 10 JANVIER 1891.

CHASSE-SPLEEN

M. Parnell a tout l'air d'être en ce moment le Sitting Bull de l'Irlande.

La femme née en mai ne craint pas les naufrages, car la femme de *mai aage*.

Samson et Danoclès auraient pu fournir à Plutarque le sujet d'un parallèle: La ruine pour tous deux dépendait d'une coupe de cheveux.

"Voyons, disait un chasseur maladroit au malheureux qu'il venait de blesser, ne vous faites pas tant de bile et ne criez pas si fort; après tout, on sait bien que ce n'est pas de votre faute!"

"Mon mari aime beaucoup les bêtes," disait l'autre jour madame Bienroulé, "ainsi, la nuit dernière, son sommeil était très agité à son retour du club, et il ne cessait de dire: "Prenez quelque chose pour la poule."

Nos ancêtres, les singes, suivant Darwin, n'étaient pas, après tout, aussi ignorants qu'on veut bien le dire: leurs aptitudes leur permettaient d'atteindre, très jeunes, les plus hautes branches de leur éducation.

L'huile est douée d'une puissance extraordinaire. Pour avoir le plaisir de savourer la délicatesse de sa chair, nous sommes obligés de développer et d'user une force équivalente à treize cents fois son poids quand nous l'ouvrons.

Le SAMEDI vient de recevoir, d'une charmante collaboratrice, un poème en 189 vers, intitulé: "Je n'ai pu le faire sourire." Ça nous étonne et nous sommes sûr qu'au contraire le jeune homme sourira beaucoup si elle lui adresse sa poésie.

Ne soyez jamais sûr d'une chose à moins d'en être absolument sûr. Ainsi, ce pauvre Coeur-en-beurre s'est laissé choir sous un train-express, parce que celle qu'il aimait lui a répondu "Pourquoi? non," avec un point d'interrogation, lorsqu'il lui avait offert sa main avec son cœur. Ce n'est qu'en arrivant dans l'autre monde que le pauvre garçon a appris que sa belle lui avait dit: "Pourquoi non," sans point d'interrogation.

Un de nos correspondants nous ayant demandé comment on disait "Hello" en arabe, nous nous sommes adressés à l'un des braves bateliers qui ont fait la campagne d'Égypte. À proprement parler, les Arabes ne possèdent pas de mot qui puisse donner une idée du sens de l'interjection téléphonique. Quant au sens, ils le rendent parfaitement en envoyant une pierre dans le dos du monsieur dont ils veulent attirer l'attention, et en lui disant, la main sur le cœur, quand il se retourne: "A-t-il plu au Seigneur de t'accorder la santé, ce matin?"

EPIGRAMMES

I

Sur la crainte d'un arare.

Celui qui fait du bruit sous ce marbre funèbre
Est un avare très célèbre,
Qui croyant que tu viens le dérober, passant,
Se réveille soudainement
À ton approche,
Pour cacher son or dans sa poche.

II

À un médisant qui se disait l'enfant du dieu des vers.

O sauvage, fils d'un huron,
Tu te dis l'enfant d'Apollon,
Mais le monde ne te croit guère,
Parce qu'il sait très bien que tu n'as point deux pères.

III

LE SAMEDI dans la famille.

La mère

Mon fils, de rire garde-toi,
Pour ne pas réveiller ton charmant petit frère.

L'autre lisait LE SAMEDI

—Je le veux de bon cœur, mais ce journal, ma mère,
Me fait rire malgré moi.

Au SAMEDI

Puisses-tu, SAMEDI, durant cet an nouveau
Devenir si charmant, si beau,
Qu'au bas des vastes cieux, ne voulant plus descendre
Quand viendra l'heure du sommeil,
La splendeur du soleil
Rayonnera toujours pour te voir et t'entendre.

ALBERT FERLAND.

Montréal, 2 Janvier 1891.

TOUT POUR LE MEUX

Docteur.—Eh bien, Madame, comment allez-vous ce matin?

Madame.—Oh, docteur, je souffre des douleurs atroces par tout le corps et je puis à peine respirer! Il m'est impossible de dormir et je n'ai pas le moindre appétit.

Docteur (avec encouragement).—Mais à part cela, vous êtes très bien, n'est-ce pas?

UN NOM POUR RIEN

Mademoiselle Gracieuse (solicitant des souscriptions pour une œuvre de charité).—C'est entendu, mon cher monsieur Samson, je prends votre nom sur ma liste, pour \$5.00.

Samson (en extase).—Pour \$5.00, jamais de la vie! Tenez, mademoiselle, si vous y tenez, je vous le donne pour rien, et je paierai le curé avec plaisir.

CONTRE TOUT SENS COMMUN



(Au Théâtre Royal.)

Le père Louison, voyant deux pages qui portent la traine de robe de la pérorasse. — Si c'est raisonnable? Ces deux grands flandrins qui se font traîner par la pauvre petite dame!

MOTS D'ENFANTS

Professeur.—Maintenant mes enfants, vous avez bien compris n'est-ce pas? Vous savez ce que c'est qu'un mouton, et à quoi sert sa laine. Voyons, Thomas, avec quoi votre veste a-t-elle été faite?

Thomas.—Avec les vieux pantalons à papa, M'sieu.

Examinateur.—Dites-moi ce que vous savez des Cyclopes?

Examiné.—Hum!... eh!... (soudainement) c'étaient les auteurs de l'Encyclopédie.

Nellie.—Tante Victoire, je viens t'annoncer que papa a reçu un petit frère pour moi.

Tante Victoire.—Vrai! j'en suis bien heureuse: et comment est-il?

Nellie.—Très bien, seulement ne le dis pas à maman, ça lui ferait de la peine, mais il est bête comme tout; crois-tu qu'il ne connaît pas papa.

Maman.—Et as-tu été bien sage chez grand-maman?

Mabel.—Ah! ça, maman chérie, je n'en sais rien; je me suis tellement amusé que je n'ai pas eu le temps de faire attention à la façon dont je me conduisais.

Professeur, (sévèrement).—Qui vous a aidé pour faire vos devoirs?

Elève.—Personne, monsieur.

Professeur, (encore plus sévèrement).—Vous ne dites pas la vérité. Voyons, est-ce que votre frère ne vous a pas aidé?

Elève.—Non... c'est lui qui a fait mon devoir tout seul. (Avec indignation), je ne mens jamais, moi.

Oncle Joe.—Hello! Jacques, est-ce que le bonhomme Noël t'a mis beaucoup de bonnes choses dans ton bas cette nuit.

Jacques, (jeune Montréalais fin de siècle âgé de 6 ans).—Mon oncle, vous devriez réserver vos plaisanteries pour mes jeunes sœurs; vous savez bien que mon chèque de Noël m'est remis tous les ans, au moment du déjeuner.

Coralie, (5 ans).—Nous allons avoir une belle fête chez nous, à Noël.

Jeannette, (5 ans).—Vraiment Combien allez-vous inviter de personnes?

Coralie.—Une seulement.

Jeannette.—Qui; moi?

Coralie.—Non, le bonhomme Noël.

Michel.—Papa, si je te pose un problème que tu pourras résoudre, me donneras-tu dix cents, si je te donne la solution?

Papa.—Avec plaisir. Voyons ton problème?

Michel.—Combien puis-je acheter de timbres-poste avec une piastre?

Papa (qui ne pense qu'à lui).—Je qu'il est obligé de mettre sur ses lettres).—Cinquante.

Michel.—Perdu: 100.

Bob est un petit bonhomme de cinq ans, né et demeurant à Chicago avec ses parents. Mauvais comme la peste, il a reçu une bonne volée de l'auteur de ses jours. Le lendemain matin, il s'échappe de la maison, se rend chez un ami de la famille qui est avocat, et lui dit, après s'être assis cérémonieusement: "Monsieur, je voudrais divorcer de papa et maman."

Louis (le beau de la grande sœur).—Est-ce que ta sœur va encore pendre son bas à la cheminée, cette année?

Paul.—Je ne pense pas; personne ne pourrait suffire à le remplir. Au moins, c'est ce que papa lui dit souvent.

COMBINAISON DE TEMPÉRANCE

Elle.—Cette pauvre Lucie; elle pâlit tous les jours; peux-tu me dire ce qui lui enlève ses couleurs?

Lui.—Je serais porté à croire que c'est le nez de son mari qui gagne tout ce qu'elle perd.

LES PLAISIRS DU SURPRISE PARTY



Voilà femme est malade au lit; la petite fille a la coqueluche, le bébé fait ses dents, la cuisinière est sortie, vous êtes entré le soir la tête grosse comme un demi-mètre, et voilà tout le village qui vient vous faire une agréable surprise.

LES ACCIDENTS DU COLLECTIONNEUR

Un avocat qui a la manie d'acheter de vieux livres et de vieux meubles, aperçut, l'autre jour, en passant devant un magasin de bric-à-bric, un vase d'assez jolie apparence, qui ressemblait d'une manière extraordinaire à un potiche que sa femme avait, depuis un temps assez long, relégué dans le grenier.

—Tiens, se dit-il, si j'en fais une paire, le mien va augmenter de valeur et je vais l'acheter.

Le marchand évalua l'article à \$20.00, mais finit par en accepter \$15.00. Tout fier de son emplette, notre ami se rendit chez lui à la hâte et n'eut rien de plus pressé que de montrer à sa femme la grande trouvaille :

—Vois donc, ma chère, ce que je viens d'acheter ! Il appareillera au parfait notre vieille porcelaine. Quelle chance de l'avoir trouvé et à si bon marché ! Sais-tu que je ne l'ai payé que \$15.00 ?

Et, posant bien le vase en évidence, il ajoute :

— Qu'en penses-tu, chère ?

La dame ajuste son binocle, regarde un instant le vase et part d'un éclat de rire homérique.

—James, dit elle à son seigneur et maître, j'ai vendu ce jour même notre vase au vieux Carr pour \$5.00, et si mes yeux ne me trompent pas, je crois bien que tu viens de le lui acheter pour \$15.00 !

Pauvre vase ! Il fut à l'instant même, reconsigné au grenier, et, de ce jour, notre ami évite comme la peste tous les magasins de bric-à-brac.

UN CIMETIERE UNIVERSEL

On a discuté souvent la question de l'étendue de terrain nécessaire pour contenir la population de l'univers depuis Adam jusqu'à l'expiration de 6,000 ans.

L'espace qu'il faudrait, est relativement insignifiant, si l'on envisage le nombre presque incalculable de la population du globe. On estime cette population à 1,400,000,000.

Nous avons encore 110 ans pour atteindre les 6,000 ans, et si nous prenons 700,000,000 comme la moyenne des personnes qui meurent à chaque génération, nous trouverons que dans les 6,000 ans, allant 33½ ans par génération, 180 générations auront passé, ou 700,000,000 par 180. C'est à dire que 126,000,000,000 de personnes auront existé à l'expiration des 6,000 ans. Allouant une verge carrée par personne, il faudrait un espace de 37,148 milles carrés.

L'ART DE LA RÉCLAME

Ecoute, dit un conférencier à son agent d'annonces, les journaux ne me rendent pas justice. Leurs prétendus compte-rendus sont des plus maigres et se bornent tout au plus à une douzaine de lignes. Pourtant, j'annonce assez littéralement dans les journaux et je paie grassement ; j'ai toujours un bon mot pour les rédacteurs et je ne manque jamais, lorsque l'occasion s'en présente, d'inviter messieurs les reporters à venir prendre un petit verre. En dépit de mes efforts, je n'ai pu réussir encore à ce que ces gens-là me fassent un compte-rendu passable.

—Si vous voulez me laisser faire, répondit l'agent, vous serez satisfait. Je me fais fort, sans que cela vous coûte un sou, de vous faire donner une réclame, au moins une colonne, dans chacun des journaux du matin.

Lorsque l'heure de commencer la conférence fut arrivée, l'agent fit mander le monsieur qui devait présider à l'assemblée et lui souffla quelques mots à l'oreille.

Après avoir présenté le conférencier à son auditoire dans quelques mots appropriés et bien sentis, le président ajouta : « J'ai une grande faveur à vous demander. Le savant conférencier de ce soir se propose de publier en volume le discours que vous allez entendre. Je prierais donc messieurs les membres de la presse de s'abstenir de tout commentaire dans leurs journaux. »

A peine la conférence fut-elle commencée que trois journalistes, cahiers en main, s'acharnaient à qui mieux mieux à faire la meilleure analyse de la lecture pour le journal du lendemain. Ils étaient venus là en simples spectateurs, et nullement dans l'intention de prendre des notes ; mais ils s'étaient insurgés pour tout de bon contre l'idée qu'on voulait leur mettre des entraves. Le lendemain, les trois journaux ne parlaient que de la conférence de la veille.

—Je vous l'avais bien dit, s'écria joyeusement l'agent, en saluant l'homme de lettres, le lendemain matin. Jamais vous n'avez eu pareille publicité. Il est encore un peu matin, mais puisque vous l'exigez, j'accepterai bien volontiers un petit verre de *gin* avec un peu de sucre, tout seulement pour vous saluer.

UN CONTRAT ANNULÉ

Des jumeaux, qui se ressemblent tellement que les amis les plus intimes de la famille ont de la peine à les distinguer, se sont mis ces jours-ci dans la tête de se divertir un peu aux dépens du barbier du voisinage.

L'un d'eux se présente donc dans la boutique de l'artiste capillaire et se fait faire la barbe et les cheveux.

Il demande ensuite du ton le plus naturel :

—N'avez-vous pas un prix fixe pour raser les gens à l'année ?

—Oui, monsieur.

—Puis-je m'abonner ?

—Avec le plus grand plaisir.

—Combien l'abonnement, pour autant de fois que l'état de ma barbe l'exigera ?

—Disons vingt-cinq piastres.

Il paie en ajoutant :

—J'ai pris un abonnement par esprit d'économie, parce que ma barbe et mes cheveux poussent d'une manière extraordinaire. Ne soyez donc pas surpris de me voir revenir assez souvent.

—Vous serez toujours le bienvenu.

Deux heures s'étaient à peine écoulées que l'autre jumeau apparaît sur la scène, avec une barbe des plus incultes et des cheveux d'une longueur désespérante.

—Me voici encore une fois, dit-il.

Le barbier faillit tomber en syncope.

—Comment ! déjà de retour ?

—Comme vous voyez.

Le pauvre barbier est tout ahuri, mais s'excuse de son mieux.

Lorsqu'il a fini sa tâche, il ne peut s'empêcher de remarquer :

—Jamais de ma vie, je n'ai vu chose pareille.

—Oh ! je vous crois facilement, répond le client. A propos, je vais au théâtre ce soir, et naturellement je serai forcé de revenir une troisième fois.

—Dieu du ciel ! s'écrie le barbier : cher monsieur, vous ne voudrez pas ruiner un pauvre père de famille. Tenez, reprenez votre argent et par tous les saints du paradis, ne remettez jamais les pieds ici.

Jamais deux frères ne se sont fait faire la barbe et les cheveux à aussi bonne composition.

VOLTE-FACE EN DEUX TEMPS.

Un reporter, chargé de faire les compte-rendus de théâtre, arrive tout essoufflé au journal, enlève prestement son paletot, retrousses ses manches de chemises, allume sa pipe et écrit :

Veut-on se moquer de nous ! La pièce qui vient d'être jouée au théâtre cette semaine est d'une décadence de sens commun. Les acteurs, si on peut appeler de ce nom des gens qui ne sont pas même dignes de figurer sur un petit théâtre de campagne, sont des plus rococos ; il y a surtout un certain John A. Sullivan, un simple fort à bras, qui...

En ce moment, le garçon de bureau arrive.

Dépêchez quelqu'un, dit-il, pour connaître les détails de l'accident du train qui devait partir pour Toronto à minuit. Il n'y aura pas de train avant 3 heures demain après-midi, et les acteurs ne pourront pas partir avant cette heure.

Le reporter, tout blême, laisse échapper la copie qu'il tenait en main, et se contente d'écrire l'entre-filet suivant :

Quand on considère le peu de temps que le célèbre John A. Sullivan a eu pour se rendre maître d'un rôle aussi difficile que celui qu'il remplit cette semaine à la grande satisfaction des habitués du théâtre, nous ne pouvons vraiment lui décerner trop d'éloges, etc., etc.

PAS DE MÉDECIN

Etranger (traversant une paroisse reculée). Dites-moi donc où demeure le docteur. Je me suis blessé au pied et je veux me faire soigner.

Paysan (braillant la tête d'une manière siffante).—Le docteur, ah ben oui ! il n'y a rien de cette espèce là par chez nous. On se soigne nous aut'mêmes par icite. Par exemple pour les dents on a le forgeron. Mais pour tout autre chose, Dieu merci, on a la chance de mourir tout seuls.

NOS CHÉRIS



Monsieur l'ami. — Comment t'appelles-tu, mon petit ami ?
Le boumbin. — Vous devriez le savoir : c'est vous qui m'avez baptisé.

PERLES DE PRIN

Tout le monde sait que la perle est produite par l'huître. Voici le procédé employé par l'huître blessée pour former les pierres précieuses.

La surface d'une écaille d'huître est revêtue, à l'intérieur, d'une couche unie et luisante, qu'on appelle nacre et qui est le produit d'une partie de l'animal, appelé manteau ou barbe. Lorsque quelque corps étranger s'introduit à travers l'écaille, de manière à affecter le poli si essentiel au bien-être de l'huître, ce dernier commence de suite à couvrir l'intrus de nacre et c'est de cette manière que se forme la perle.

Quoique d'ordinaire l'huître ne produit le nacre qu'en quantité suffisante pour polir l'étroit espace où elle se trouve confinée, il arrive parfois que se sentant blessée, elle le verse en gouttes rondes. On peut donc dire, à bon droit, que la perle est une larme d'huître, parce qu'elle est la conséquence d'une douleur endurée par le moins poétique de tous les animaux.

La beauté de la perle dépend uniquement de la nature. Aucun art humain ne peut l'embellir comme les diamants et autres pierres précieuses : elle est en outre d'une nature excessivement fragile. Si l'on examine attentivement une perle au microscope, on trouve que sa surface est couverte d'innombrables rainures des plus délicates, ce qui, souvent, donne lieu à un magnifique déploiement de couleurs, lorsqu'elles viennent en contact direct avec la lumière.

Quoique les perles soient généralement opaques, on a découvert pourtant quelques échantillons du plus pur transparent.

Un écrivain des temps passés en cite un d'une blancheur si merveilleuse que l'on pouvait presque lire au travers.

En Europe, les perles blanches sont préférées : les perles de couleur, depuis quelque temps, sont assez recherchées aux Etats-Unis. En Chine, les perles jaunes sont très populaires : les perles, dites yeux de chats, sont aussi tenues en très haute estime. Ces dernières sont parfois aussi grosses que des pois et ont au centre une tache de couleur différente, taillée en amande, qui les font ressembler à des yeux de chats.

La plus grande perle connue avait presque trois pouces de longueur et la forme d'une poire. Cette perle a été vendue au Shah de Perse par un voyageur Français bien connu, (Lavernier) il y a des années, mais on ignore si elle existe encore. Il est possible toutefois qu'elle figure dans la collection du Shah actuel, qui est un connaisseur de première force, et qui en a, dit-on, bon nombre des plus rares, dont chacune est de la grosseur d'une noisette.

La perle la plus célèbre toutefois est celle qui fut trouvée, en 1500, dans le corps d'une petite huître par un garçon nègre, qui avait été tellement dégoûté à la vue d'une huître aussi petite qu'il faillit la rejeter à la mer : c'est la fameuse "Peregrina." Cette magnifique perle a la forme d'une poire et est presque aussi grosse qu'un œuf de pigeon. Elle tomba finalement entre les mains de Philippe, roi d'Espagne, et l'on croit qu'elle est encore dans ce pays. On raconte, à propos de cette perle, que lorsqu'elle lui fut montrée pour la première fois, le roi fit mander le marchand et lui demanda comment il avait osé risquer toute sa fortune sur ce seul bijou.

— Parce que, répondit finement le marchand,

je savais qu'il y avait en Espagne un roi qui me l'achèterait.

L'empereur Caligula avait fait faire un collier de perles pour un cheval favori, et Plin rapporte que les habillements de la femme de l'empereur étaient littéralement couverts de perles et d'émeraudes, qui provenaient des dépouilles de Provinces conquises et qui étaient échelonnées de manière à se donner mutuellement plus de lustre et d'éclat.

La célèbre Catherine de Médicis et Diane de Poitiers nageaient dans des rivières de perles et leurs robes en étaient également garnies.

La robe de nocce d'Anne de Clèves était de drap d'or, richement brodé de fleurs rares, formées de perles orientales de nuances différentes. Marie Stuart, reine d'Ecosse, possédait aussi plusieurs perles d'une grande beauté, qui lui furent volées par la Reine Elizabeth.

Mais pour venir à des temps plus rapprochés, la Reine Victoria a une collection de perles des plus rares, dont plusieurs sont estimées valoir au bas prix \$100,000 chaque. Elle voulait que chacune de ses filles eut un beau collier de ces bijoux, et la première euplette qu'elle faisait, après ses couches, était quelques perles rares pour la prochaine venue. Elle en acheta ainsi d'année en année, jusqu'à ce qu'elle obtint enfin la quantité voulue et elle semble les préférer à toutes autres sortes de bijoux.

TRUC D'UN NOUVEAU GENRE

Un individu se présente ces jours derniers aux bureaux de la *Presse* et demande d'insérer l'avis suivant dans le journal :

"Avis—Si la femme laide, âgée d'environ 49 ans, qui a perdu un porte-monnaie, contenant \$25.00, s'adresse à . . . elle recevra cet argent, moins les frais d'annonces."

—C'est que, voyez-vous, ajouta-t-il tout bonnement, j'ai vu la femme perdre sa bourse, mais comme je désire garder l'argent, j'ai rédigé l'annonce de manière à lui donner une chance de ne pas venir le réclamer.

LES BONNES RÉOLUTIONS DU JOUR DE L'AN



(1er Janvier 1891.)

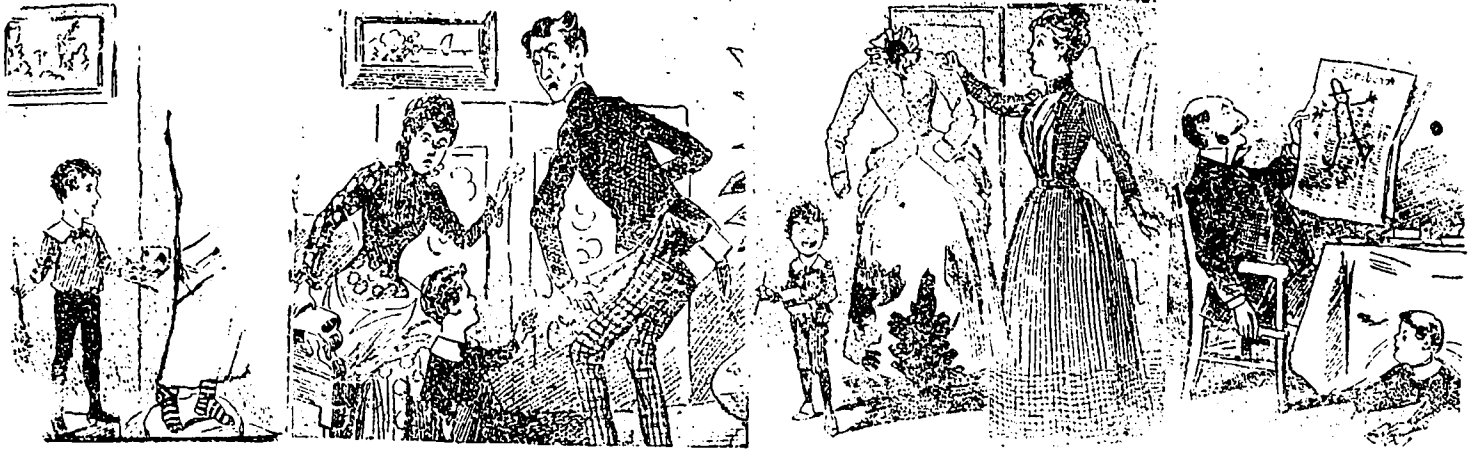
Tiens, whiskey de malheur ! C'est fini, bien fini !



(2 Janvier 1891, jour de dégel.)

Je vous demande aussi pourquoi le bon Dieu a fait dégeler le dalot. Faut bien que je reprenne tout cela pour ne pas le faire boire à mes animaux.

LES BONHEURS DU JOUR DE L'AN



I. Il n'est qu'à peine habit de...
*Il n'est qu'à peine habit de...
 canotés en canot, s'est en
 presse de les essayer sur les bords
 de sa grand-mère.*

II. Il l'a aperçu qu'il le prend...
*Il l'a aperçu qu'il le prend...
 aussitôt, au lieu de s'en aller,
 s'est enquis de son nom.*

III. Comme il n'est content...
*Comme il n'est content...
 d'être qu'elle contait une...
 dans sa poche, la nuit, il est allé...
 de ses desirs.*

IV. Il a regardé le journal de son...
*Il a regardé le journal de son...
 papa bien plus agréablement...
 à l'œil.*



V. Dans l'esprit de cinquante...
*Dans l'esprit de cinquante...
 ans, il se sentait un peu...
 de la tête à présent.*

VI. C'est Mlle B. qui est...
*C'est Mlle B. qui est...
 la belle à présent.*

VII. Papa lui avait...
*Papa lui avait...
 dit d'être la belle à présent.*

VIII. Mlle B. avait...
*Mlle B. avait...
 dit d'être la belle à présent.*

ENCORE LES PERROQUETS

Mon voisin a un perroquet des plus divertissants, mais qui a le tort de se créer souvent des embarras, dont il se tire, d'ailleurs, assez bien. Lorsque l'oiseau a fait quelque escapade et qu'il craint d'être réprimandé, il se penche la tête avec toute la coquetterie possible et regardant sa maîtresse, chante d'un ton larmoyant : "Polly est bien gentil," jusqu'à ce que sa maîtresse lui envoie un sourire. Alors il bat des ailes et crie : "Hurrah ! Polly est bien gentil." En été on lui permet de se promener dans le jardin en toute liberté. Il s'y pavane avec orgueil et il ne souffre pas de maraudeurs.

Par une belle matinée, une poule qui s'était échappée du poulailler avait franchi la haie et s'était mise à piller le jardin, comme poule seule sait le faire.

Le perroquet l'aperçoit, s'en approche tout doucement et lui crie de sa voix la plus aigue : "Hiche !!! shoo !" La pauvre poule tout interloquée regagne en toute hâte ses quartiers, poursuivie par l'impitoyable Polly qui ne cesse de crier : "hiche, shoo," comme un perdu.

A quelques jours de là, maître Perroquet résolut de faire visite aux jeunes poullets, qu'il voyait en train de s'amuser dans la cour attenante. Avec la curiosité qui distingue ces oiseaux, il fait le tour de la cour, en examinant attentivement tous les coins et recoins. Enfin, il arrive à une poule couveuse. La poule s'élança pour le saisir à la nuque, mais le manque. Le Perroquet ne voit rien de mieux que de se sauver à toutes pattes. La poule, furieuse, déploie ses ailes et se met à sa poursuite.

Quelqu'un de la famille, témoin de la scène, crut qu'il était temps d'intervenir et de sauver

le pauvre perroquet, car la poule arrivait sur lui. Il court au devant du perroquet, se penche et lui tend la main. Polly, en un clin d'œil, se perche sur son épaule et, se sentant enfin en sécurité, crie à la poule de sa voix la plus perçante : "Hoh ! là ! shoo !" La poule, prise d'épouvante, se sauva vers son nid plus vite encore qu'elle n'était venue.

LES SURPRISES DU JOUR DE L'AN



(Un coup de sonnette.)

Voix du haut de l'escalier. Si c'est un visiteur, Brigitte, dites que maman est sortie.

(Un instant après.)

Brigitte, (qui n'a jamais fait le service de la porte, par un visiteur). Maman est sortie, monsieur.

COMMENT DEGRISER UN HOMME IVRE

On nous écrit : "Une personne en boisson peut-elle se remettre à jeun, en mangeant certains fruits ?" Nous répondons : oui.

Si, une personne ivre mange des pommes, l'ivresse disparaît bientôt et l'esprit reprend sa lucidité ordinaire. Plus les pommes sont acides, plus l'effet se fait sentir promptement.

Pour les cas d'alcoolismes habituels, on peut se servir avec succès d'une diète de compote aux pommes et on cite nombre de cas où ce régime a donné les plus heureux résultats. C'est un fait admis aujourd'hui qu'une compote de n'importe quel fruit produit une réaction chez les personnes en boisson, si bien que dans certaines maisons où l'on ne soigne que les cas les plus difficiles, l'on fait suivre régulièrement aux patients une diète de fruits avec le plus grand succès.

UNE COUTUME ANGLAISE

A l'arbre de Noël et au réveillon traditionnel, les Anglais joignent une coutume assez singulière pour être notée.

A minuit, apparaît le punch flambant, qui est distribué à tous dans de petits verres très fragiles.

Tant mieux si le petit verre se casse dans les mains de la jeune fille, elle sera mariée dans l'année.

Un autre usage encore, un jeu plutôt, auquel les jeunes miss sont, paraît-il, très habiles :

Il s'agit de pêcher, avec les dents, des pommes jetées dans un baquet plein d'eau ou de punch tiède.

Quelques maladroitesses y trempent bien un peu le bout du nez, mais la plupart saisissent fort bien le fruit.

LES PETITES INNOCENCES DE LA CONVERSATION



I
La tante Clamart à madame Endouleur. — Tiens, voilà monsieur Vincent qui s'en retourne. Ça c'est un travailleur : c'est rangé et puis ça a soin de sa femme.



II
Madame Endouleur à madame Carana. — J'aurais voulu que tu entendisses la Clamart faire l'éloge de Vincent. Jecrois, en vérité, qu'il lui a tourné la tête.



III
Madame Carana à madame Bonnegarde. — As-tu entendu parler de ce flirtage entre la Clamart et le vieux Vincent ? C'est à faire lever le cœur.



IV
Madame Bonnegarde à madame Languibé. — Si la moitié de ce qu'on dit sur le compte de cet animal de Vincent et de cette sainte Nitouche Clamart est vraie, on peut s'attendre à un enlèvement bientôt, je t'en parle.

QUELQUES DANSES FRANÇAISES EXTRAORDINAIRES

(Pour le SAMEDI)

Que de fois, j'ai entendu dire que les Français avaient, pour le cotillon, une prédilection toute marquée, qui dégénérait même en véritable passion ! Je ne pouvais me rendre compte de leur engouement pour une danse, qui me paraissait assez vulgaire, au point qu'ils dussent lui sacrifier une heure ou deux à la fin de chacune de leurs grandes sauteries. Me trouvant dernièrement à Paris, je résolus d'en avoir le cœur net et, pour cela, j'assistai à quelques-unes des grandes soirées qui se donnaient. Je ne fus pas longtemps sans trouver le mot de l'énigme et je suis tout surpris que personne, à ma connaissance, du moins, n'ait songé jusqu'à présent, à nous faire danser, dans notre bonne ville de Montreuil, le cotillon tel qu'il se pratique à Paris.

Le secret de la grande vogue du cotillon est dû avant tout à une savante mise en scène et aux différentes perpétues ou changements de décors, comme on dit au théâtre, auxquels il donne lieu.

Le cotillon, tel que dansé en France, se compose de plusieurs figures ou parties.

La première est celle des tabliers.

On apporte dans la salle de danse un immense plateau, sur lequel sont étalés des tabliers de couleur, en papier de soie. Le monsieur, qui est assez heureux pour mettre le premier un de ces tabliers, sans le déchirer, peut choisir à son gré la danseuse qui lui plaît le mieux.

La danse à l'écran est des plus répandues. On apporte un grand cadre, qui ressemble à un écran ordinaire, de six pieds de haut et à six panneaux, que l'on recouvre avec du papier de soie. Les messieurs se rangent d'un côté et les dames de l'autre. Les hommes se passent ensuite un doigt à travers le papier, les dames saisissent au hasard ce doigt et attirent à elles, à travers le papier, le propriétaire, qui devient son partenaire pour la danse.

La danse, où les plumes entrent en jeu, est des plus amusantes. Les dames se tiennent en rang et l'un des messieurs s'arme d'une longue plume avec laquelle il leur chatouille le menton. Celle qui rit la première, doit danser avec lui. Dans la danse aux miroirs, c'est la dame qui choisit. Elle s'assoit au milieu de la salle, un petit



V
Madame Languibé à madame Vincent. — J'avais bien juré de ne pas vous en parler : mais entre femmes, il faut se protéger. Eh ! bien, votre mari se sauva cette nuit avec la Clamart.



VI
Madame Vincent. — Tiens, mon vaïrien, si tu pars ce soir avec la Clamart, tu auras besoin d'une ambulance, au moins. Puis, je m'en vas en faire autant à cette autre bête puante, maintenant.

miroir à la main. Les candidats défilent en arrière et se regardent en passant dans le miroir, où la dame peut les examiner à loisir. D'un signe de mouchoir, elle les envoie se promener, jusqu'à ce que le préféré arrive.

Les sacs en papier ont un côté tout-à-fait divertissant. Figurez-vous un anglais de vrai flegme britannique prenant part à une pareille danse ! On apporte des sacs en papier de cinq pieds de haut sur lesquels sont imprimés les noms de différentes épicerie, telles que thé, sucre, confitures, empois, riz, etc. Chaque monsieur s'enfonce la tête dans un de ces sacs et ainsi affublé, attend le résultat. Les dames s'avancent à leur tour et n'ont pour se guider dans leur choix que le bout des bottes vernies de ces messieurs.

Dans une autre, le monsieur se coiffe d'un énorme chapeau en carton, à l'effigie de quelqu'animal, tout comme dans les pantomimes. S'il ressemble à un ours, il fait entendre un sourd grognement lorsqu'une dame passe devant lui, qui n'est pas celle de son choix.

La danse aux bonbons est peut-être celle qui déplaît le plus aux hommes, parce qu'elle leur fait jouer pour un temps un rôle des plus ridicules. Les bonbons sont mis dans des sacs de papier de différentes couleurs, attachés aux bouts de manches de lignes. Les dames les font sautiller à l'entour du visage des hommes, qui doivent les saisir au vol avec la bouche, sans recourir à leurs mains. Lorsqu'ils ont réussi à s'emparer ainsi de la bonbonnière, ils peuvent danser avec celle qui tenait le manche de ligne.

Une autre danse, dans laquelle on peut ou

non, selon les circonstances, être plus ou moins un sujet de risée, est celle de la poupée. Chaque dame s'arme d'une grande poupée, habillée en jeune bébé, et elle fait ensuite le choix de deux messieurs. Elle danse avec l'un et présente sa poupée à tenir à l'autre, qui est obligé de l'accepter comme partenaire pour toute la durée de la danse.

Il y a, cependant, des danses qui exigent un certain montant d'agilité de la part des danseurs. Deux lignes sont tirées à la craie au milieu du plancher, à une distance de cinq ou six pieds l'une de l'autre. Les noms de certains chevaux, entrés pour quelque course prochaine, sont imprimés sur des cartes. Les mêmes noms apparaissent sur deux.

Chaque dame tient une carte, dont un des messieurs a le double. Lorsque le maître de la danse appelle le nom d'un des chevaux, celui qui l'a sur sa liste, doit franchir d'un bond l'espace compris entre les deux lignes de craie, pour pouvoir réclamer la dame qui a le même nom de cheval inscrit sur sa carte. S'il ne peut faire le saut, la dame lui échappe et force lui est de passer sa carte à un autre.

Quelquefois on s'amuse à ériger une petite barrière avec des allumettes et du papier de soie, qu'il faut franchir comme dans le cas précédent.

On profite parfois de ces cotillons pour distribuer des cadeaux de prix, et dans certains salons de haut ton ces cadeaux sont d'une grande valeur. Ce sont pour la plupart des ornements à porter sur la personne attachés avec des rubans de couleur, dont les franges ont chacune une nuance différente. On distribue ensuite des rubans aux hommes et chacun a le droit de choisir pour partenaire celle qui porte un ruban de même couleur que le sien.

Est-il étonnant après cela que l'on aime le cotillon ?

JOUR SANS FIN

P'tit Louis. — Comment que vous allez fêter le jour de l'an ?

P'tit Jean. — J'sais pas. Connais-tu un moyen de le fêter pour qu'il dure jusqu'à ce que l'autre vienne ?

UN GRAN DE PLUS

Bouleau. — Heïns ! Rouleau, comme tu cours ; on a bien raison de dire qu'il n'y a rien comme son foyer.

Rouleau (qui va au club). — Si, il y a le Purgatoire.

LE VOL A LA QUETE



Dimanche dernier, nous fûmes ravés ! Ils édifièrent les fidèles, et, lors de la quête, de voir entrer deux braves étrangers ils ne manquèrent pas de sortir leur bourse. Mais en faisant des efforts pour retirer la main de son gousset, le plus petit eut le malheur de renverser l'assiette.



Cependant, ils s'empressèrent de réparer les dégâts. Seulement, après la messe, l'un des étrangers, comme pris subitement de paralysie, se trouva dans l'impossibilité de bouger, tandis que l'autre, au lieu de le secourir, partit avec précipitation. Il fallut aller chercher la police qui constata que la cathédrale posée sous sa semelle avait pris sur le plancher avec une vingtaine de traits sous l'ongle de l'assiette. Mais le noble visiteur n'a pas tout perdu. Il a eu sa mois che, Payette.

UNE BONNE MANIÈRE DE CAUSER DU TROUBLE

Un cultivateur vient de passer par une petite épreuve qui lui sera utile.

Un étranger se présente chez lui pour obtenir de l'ouvrage.

—C'est possible, répond-il au *tramp* ; mais vois-tu, il faut nous entendre. Tu devras être debout tous les jours à quatre heures du matin.

—Oui.

—Et tu travailleras jusqu'à ce que je te dise d'arrêter.

—Oui.

—Tu coucheras dans la grange.

—C'est entendu.

—Tu mangeras à la cuisine.

—Bien volontiers.

—Tu m'appelleras Votre Honneur, lorsque tu auras l'occasion de m'adresser la parole, parce que je suis maire de la paroisse.

—Je le veux bien.

—Tu appelleras ma femme, madame la mairesse.

—D'accord.

—Lorsque je dirai une chose, c'est dit ; il ne faut pas que tu regimbés.

—Je m'en garderai bien, allez.

—Je veux être servi avec autant de considération que si j'étais le Gouverneur.

—Cela se comprend.

—S'il y a de la visite, tu ôteras ton chapeau pour me saluer en passant.

—Je le ferai.

—Maintenant, voyons pour les gages : je les fixe à \$1.00 par mois, moitié en argent, moitié en effets.

—J'accepte.

—Et tu travailleras les Dimanches et jours de fête, si je le juge à propos.

—Ce n'est que juste.

—On ne te donnera ni thé, ni café, ni viande.

—Je n'en ai pas besoin.

—Eh bien, je crois que c'est à peu près tout.

Arrête ! arrête ! Ai-je dit \$1.00 par mois ?

—Oui.

—Je voulais dire \$2.00.

—Oh ! cela m'est bien égal.

—Et tu retireras tout ton salaire en effets.

C'est compris.

—Bien, commence ton temps.

Je trouvais un peu étrange, ajoute celui qui nous raconte cet incident, que mon individu acceptât sans discussion, toutes les conditions qui lui avaient été faites, et je m'empressai de lui en témoigner ma surprise.

—Parce que, me dit-il, je suis las de vivre, et que je désire trouver une bonne place pour me pendre. Ce cultivateur est justement un homme à qui je voudrais causer du trouble : parceque, ça va certainement lui coûter de l'argent.

Il riait en parlant de la sorte et je ne me figurais pas du tout qu'il fût sérieux.

Le lendemain matin, je vis le fermier arriver au village de toute la vitesse de ses chevaux, et s'arrêtant devant l'auberge, il me cria :

—Cours chercher le coroner, fais assermenter un juré, procure-toi un cercueil et viens au plus vite à la maison. Ce gueux de *tramp* s'est pendu dans la grange avec les guides de mon meilleur harnais.

Les hommes les plus impertinents deviennent timides comme des enfants lorsqu'une dame se tient debout devant eux dans les chars ; ils font tout pour éviter de rencontrer ses yeux.

LE PRIX DES CHOSES RARES

Client (presque chance). — Comment ! Une piastre, pour une coupe de cheveux ? c'est honteux !

Barbier. — Pardon, monsieur, mais vous avez les cheveux si éloignés les uns des autres, que j'ai dû les couper un par un.

ALLUME... FEU !

Nouvelle serrante. — Madame, la fournaise est éteinte et je ne sais pas où est l'huile de charbon.

Madame. — Nous n'avons pas d'huile de charbon dans la maison, mais si vous êtes bien pressée, vous trouverez un tonnelet de poudre dans la chambre de monsieur. C'est aussi bon pour l'explosion.

THÉÂTRE-ROYAL



Le Théâtre-Royal a attiré la foule cette semaine. La magnifique troupe qui y joue : "Me and Jack," a fait chaque soir le charme de ses auditeurs. Des artistes distingués nous ont donné un recueil tiré des meilleurs opéras comiques. Les chœurs sont vraiment remarquables. M.M. Lester et Williams ont été admirés et applaudis à outrance. Gallagher et West ont tenu l'auditoire dans l' hilarité du commencement à la fin. Carroll sait mystifier le public.

Parmi les dames, Mlle Englehardt est l'étoile et mérite bien ce nom, elle sait se faire bien des admirateurs. Mlle Louise Blanchard est aussi une excellente artiste ; Mlle Polly McDonald, une ancienne favorite de Montréal, a de nouveau conquis l'estime et l'admiration du public. Mlle Estrella Sylvia danse avec un art merveilleux.

En somme tous les acteurs sont des artistes de première classe. On voit que le Royal tient à se rendre de plus en plus populaire. Si on veut passer une soirée agréable, c'est bien la place.

On jouera encore la même pièce et avec le même succès, il n'y a pas à en douter, samedi après midi et samedi soir. Tous les soirs de la semaine on s'est disputé les sièges au Théâtre. C'est là la meilleure preuve de la popularité de l'excellente troupe qui joue en ce moment.

UN SUCCÈS COMPLET



Le père caustique. — Dieu de Dieu ! Pourquoi leur as-tu acheté ces machines-là ?

La mère. — Mais pour avoir la paix.

DES GOUTS RAFFINÉS



Maman. Pourquoi faire pleurer ton petit frère ? Tu n'as pas honte, une grande fille, jouer avec des petits soldats ?
 Emma. Ne crains rien, maman, j'ai eu le soin de ne jouer qu'avec les officiers.

JOUR DE GEL.

A HENRI GOLLIEZ.

C'était par un beau jour de gel, en plein hiver,
 Le ciel blême avait pris la netteté du fer,
 Et les sapins craquaient sous la neige amassée,
 Nous descendions, joyeux d'une même pensée,
 Des strophes à la bouche et la folie au cœur ;
 Et le vent glacial, fouettant notre vigueur,
 Faisait jaillir le sang jusqu'en dixet des joues.
 Je revois tout cela... Nous marchons... Tu secoues
 Une branche, et voilà qu'un flot de neige en pleut,
 Le sol vibre, le cœur est ivre, le ciel bleu,
 D'un bleu pur comme l'aube et froid comme la glace,
 Et nous allons, et c'est la jeunesse qui passe !
 Hardi ! Bravo ! C'est bon de devaler ainsi
 Bras-dessus, bras-dessous, par le sentier durci,
 De se griser la voix avec des strophes franches,
 Et, du soleil aux yeux, et de la neige aux manches,
 De chanter fièrement, en se serrant le bras,
 L'art, l'amitié, le ciel, tout ce qui ne meurt pas !

Rien de cela n'est mort... Le hasard des années
 Ne déconcerte point les âmes obstinées,
 L'art nous sourit encor ; l'amitié nous conduit
 Comme un feu de montagne allumé dans la nuit ;
 Et le ciel a toujours, pour les claires gelées,
 Ces coups durs soulétant le givre des vallées,
 Et nous resterons pareils, et rien n'a donc changé !

Il neigeait : sur nos cœurs il n'a jamais neigé.

CHARLES FUSTER.

(L'Ami de la Jeunesse et des Familles.)

LA RÉCOLTE DU "SAMEDI"

(A travers les journaux Parisiens.)

Je détache d'une lettre particulière de Nouméa la très authentique anecdote qui suit :

Deux peuplades calédoniennes étaient en guerre depuis nombre d'années.

Un beau jour, le chef des Lakitons, après un combat acharné, tombe aux mains des ennemis.

C'était un vaillant guerrier que ce grand chef ; il jouissait dans toute la contrée d'une réputation méritée de bravoure.

Immédiatement les vainqueurs se disposèrent à manger leur captif.

Le chef ennemi fut attaché au poteau ; on disposa la broche et les tasses en bois de coco, les feuilles de palmiers et les couteaux en silex ; pas un muscle de son visage n'avait tressailli. Tout à coup on vit une larme silencieuse glisser sur son visage.

Grande rumeur.

— Tu pleures, grand chef ? Tu n'es donc qu'un lâche ! Faut-il appeler les enfants et les vieilles femmes pour te reconduire à coups de bâton ?

— Je ne crains pas la mort, répondit fièrement

le héros de Gustave Aimard. Je pleure parce que je vois les apprêts d'un excellent festin... et que je n'en mangerai pas ma part !

Au Tribunal correctionnel :

— Vous reconnaissez avoir dérobé au plaignant un récépissé du Mont-de-Piété ?

— ???

Oui, mais c'est sa faute.

— Je lui ai rendu service autrefois, et il n'avait dit que je pouvais compter sur sa reconnaissance !

Ces bons cochers :—L'un d'eux a failli écraser un passant. Voici sa manière de faire des excuses :

Gare-toi donc, espèce d'amputé !...

Des mulles comme ça, c'est bon pour vous faire avoir du désagrément. Un coup que j'taurai passé dessus, c'est-à-tu qui viendra les faire mes mois d'prison ! eh ! vieux singe !

Dialogue entendu par le Masque de fer :

A la Bourse, entre spéculateurs véreux :

— Venez-vous prendre quelque chose ?

— A qui ?

On cause de la vie de ménage.

— Moi, dit le gros X..., j'ai été marié pendant trente ans. Pendant tout ce temps, nous n'avons eu qu'une seule fois la même idée, ma femme et moi : il y avait le feu dans la maison que nous habitons, et chacun de nous cherchait à se sauver le premier.

En province, au café du théâtre :

— Avez-vous entendu comme cet animal de Machin a chanté faux ce soir ?

Un bon camarade :

— Mais non, mais non : il ne chante pas faux.

Il transporte quelquefois, sans prévenir le chef d'orchestre, voilà tout !

Enfants modernes :

— Nous allons jouer au jour de réception. Toi, Albert, t'as l'air bête, tu feras papa. Et toi, Emma, t'es laide, tu feras la bonne !

COUP DROIT



Lui, mimant. — Ainsi, vous n'aimez pas les beaux hommes.

Elle. — Au contraire : il n'y a rien que j'admire autant qu'un bel homme... Mais qu'est-ce que j'ai donc pu dire qui vous donne cet air de satisfaction ?

DEBUT PRÉCOCE



La grande demoiselle de la maison. Tu vois que je suis occupée avec cousin Georges ; s'il vient de la visite, n'oublie pas de dire que je suis sortie.

Deux vers de Napoléon Ier.

L'ombre passe et repasse
 Et sans repasser l'homme passe.

Petit dictionnaire drôlatique :

Aide de camp. — Un officier qui suit toujours le premier, si on bat la générale.

Confrère. — Un ennemi donné par la littérature.

Lacôté. — Valeur à l'eau.

Liberté. — Un canon comme les autres, qui fait beaucoup de dégâts et qui recule dès qu'il fait feu.

La petite Jacob, la fille du banquier bien connu, zézaie avec grâce. L'autre jour, à table, comme on lui offrait pour la deuxième fois des lentilles, le plat paternel :

— Merci, répondit-elle avec un doux sourire, z'en ai déjà eu...

SON SEUL DÉFAUT

Bellebrute, père. — Dites donc, le chef, pourquoi que vous avez arrêté mon Joe, hier soir ?

Sergent de police. — Votre Joe, paraît qu'il a tué un homme, dimanche dernier.

Bellebrute, père. — Pauvre Joe, je lui ai toujours dit qu'il avait tort de ne pas observer le dimanche ; c'était son seul défaut : on n'est pas parfait, pas vrai, le chef ?

L'ART DE REFUSER POLIMENT

Editeur (à une femme écrivain). — Votre livre montre que vous avez du talent et que vous réussirez bientôt à vous faire un nom dans la littérature ; mais vous manquez encore d'expérience. Du reste, j'ai pour principe de ne jamais publier une œuvre écrite par une femme qui n'a pas au moins passé la trentaine. Revenez dans quelques années et j'aurai plaisir à vous éditer.

Mademoiselle Passequarante (en s'en allant). — C'est l'homme le plus charmant que j'aie encore rencontré.

MAUVAISES CHANCE

Trente-sept jeunes filles de la petite ville de... avaient eu l'idée d'offrir 37 paires de pantoufles au jeune médecin de l'endroit pour ses étrennes. Une des trente-sept, manifesta hautement son intention.

Des indiscrétions permettent au SAMEDI, d'annoncer que le digne fils d'Esculape recevra le 1er janvier, une paire de pantoufles et trente-six paires de manchettes de laine délicieusement tricotées.

L'IDÉAL DU BONHEUR DOMESTIQUE



I (3me Chap.)

Le mari qui a ses deux jambes.

II

Le mari qui rentre toujours ivre je suppose, nous réveille par son vacarme d'enfer.

Mon mari, mon mari! Parlez donc du votre avec ses deux jambes de bois.

Justement, moi, après le dîner, je les lui ôte, et je les pend dans la chambre à coucher. Voyez-vous, c'est à nous à aider nos maris à rester bons garçons.

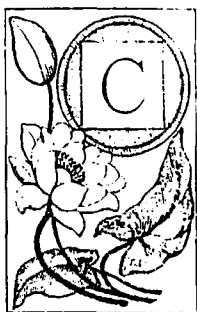
III

(1er Chap.)

Le mari aux jambes de bois.

LES EPREUVES DU ROI.

CONTE DU JOUR DE L'AN.



OMME le dit la chanson, c'était en dix-sept cent... et quelques années, le 31 décembre, dans la nuit. Le jeune Louis XV, qui était ce que ses sujets appelaient en parlant de leurs fils du même âge, un gamin, dormait tranquillement dans son grand lit, du sommeil d'un monarque qui n'a pas encore eu le souci de choisir ses ministres lui-même. Son

précepteur, le vénérable abbé Fleury, veillait sur lui avec une tendresse toute paternelle.

Cet homme d'aspect un peu sec avait dans le cœur de grandes tendresses, et il est certain que dans son élève il aimait au moins autant l'enfant que le roi. Le sentiment de l'immense responsabilité qui pesait sur lui n'était pas le seul qui éveillât sa constante sollicitude.

Donc, vers dix heures du soir, avant de se retirer lui-même, l'abbé Fleury, muni d'un bougeoir garni d'un abat-jour discret — une merveille de porcelaine de Saxe, — pénétra doucement dans la chambre de l'enfant royal. On sait que quoique d'une santé très robuste au fond, le petit roi était très nerveux. Il se réveillait parfois en sursaut, et dix heures étaient à peu près le moment de cette interruption qu'il terminait le premier sommeil.

L'abbé s'approcha doucement du lit, les pas assourdis par les gros tapis épais comme des mousses, et il s'assit un instant dans un grand fauteuil, à son chevet, les mains jointes.

En effet, peu après que la grande pendule à gaine eut sonné le coup de dix heures, l'enfant se retourna dans les draps et ouvrit les yeux d'un air assez grognon. Cependant, il parut content de reconnaître son précepteur.

— Bonsoir, lui dit-il. Je suis bien aise de vous voir. Figurez-vous que depuis que je me suis couché, il me semble qu'il me manque ou que j'ai oublié quelque chose. Cela m'a poursuivi dans mes rêves. Peut-être pourriez-vous me dire ce que c'est.

L'abbé sourit.

— Ma foi, sire, c'est bien difficile ce que vous me demandez là. Cependant, en cherchant bien tous les deux, parviendrions-nous à découvrir. Voyons, je vous ai vu dire vos prières. Ce n'est pas cela. Vous avez pris toutes vos leçons.

— Oh! ce n'est pas quelque chose de ce genre-là qui me préoccupe, je ne crois pas.

Pais, tirant à lui la grande courtoise-pointe de satin broché;

— Dites donc, monsieur l'abbé, ne trouvez-vous pas qu'il fait froid, dans cette grande chambre! Si nous appelions quelqu'un pour raviver le feu?

— C'est inutile, sire, je saurai bien mettre une bûche.

Et l'abbé Fleury se dirigea vers la grande cheminée où il se mit à disposer avec la patience et l'habileté d'un savant épris des plaisirs intimes du bien-être intérieur, plusieurs grosses bûches de chêne, les amorçant adroitement avec les tisons du brasier, fourgonnant délicatement des pincettes dans la cendre rouge.

Tandis qu'il avait les yeux machinalement fixés sur les hauts chenets fleurdelisés dont le cuivre reflétait doucement en rouge la lueur du foyer, il se frappa tout à coup le genou, geste qui lui était familier lorsqu'une idée nouvelle lui passait par la tête.

— Sire, dit-il, je crois que j'ai trouvé!

— Vraiment? Quel bonheur? Oh, dites vite!

— Sire, n'avez-vous pas oublié de mettre un de vos souliers dans la cheminée, le jour de Noël?

Le petit Roi réfléchit un instant.

— Eh bien, monsieur l'abbé, ce pourrait bien être cela après tout! J'avoue que j'avais en effet songé...

— Pourquoi Votre Majesté ne l'a-t-elle pas fait?

L'enfant sourit tristement.

— Et qui voulez-vous qui mette quelque chose dans mon soulier? D'abord, que voulez-vous qu'on me donne? Tous les jours je n'ai qu'à demander ce que je veux. Et puis, qui est-ce qui se permettrait de venir mettre un présent dans ma chambre? Tous les enfants de mes sujets trouvent leurs souliers garnis le matin de Noël, même les petits pauvres, quand ce ne serait qu'une pomme. Mais moi!

L'abbé baissait la tête, reconnaissant la parfaite justesse des observations de son royal élève et déplorant en même temps le peu de naïveté de cœur qu'elles révélèrent. Pourtant il reprit:

— Eh bien, sire, je crois que c'est cette négligence ou cette marque de peu de foi que vous avez montrée, qui vous chagrine, sire.

Pourquoi vous refuser à croire que si vos sujets ne peuvent pas faire un cadeau à leur roi, il y a au moins là Notre Seigneur Jésus qui se refait enfant à Noël pour donner de la joie aux enfants. Et pourquoi ne visiterait-il pas la demeure d'un roi aussi bien que celle du pauvre?

— Enfin, fit le jeune Louis XV avec un soupir, c'est passé, n'y pensons plus!

— Si, reprit l'abbé, pensons-y au contraire, A la place de Votre Majesté, j'essayerais de réparer le tort que j'ai en à Noël, et je m'efforcerais de savoir si le petit Jésus veut bien se réconcilier avec moi, en lui demandant une faveur pour le jour de l'An. La date importe peu, après tout, car nous sommes encore dans les jours sacrés de l'enfance de Notre-Seigneur, jusqu'au jour des Rois.

— Eh bien, monsieur l'abbé, dit assez gaiement la jeune Majesté, si vous me le conseillez, j'obéirai!

Et sans attendre un mot de plus, il saisit une petite douillette ouatée qui se trouvait sur le bras du fauteuil, s'en enveloppa, se jeta à bas du lit et approcha de la cheminée bien au milieu, en face du foyer, un de ses petits souliers à talons rouges.

— Fort bien, Sire, fit l'abbé un peu ému. Maintenant que Votre Majesté veuille se recoucher. Il faudrait qu'elle eût de gros péchés sur la conscience pour que le bon petit Jésus ne voulût pas se souvenir d'Elle pendant la nuit.

Là dessus l'abbé Fleury prit congé de son royal élève, et après l'avoir vu se disposer à dormir de nouveau, se retira lui-même dans son appartement, un peu embarrassé, il faut bien le dire, de la manière dont il avait engagé le petit Jésus dans cette affaire, et incertain sur les moyens qu'il prendrait pour faire honneur au nom divin qu'il avait prononcé et quelque peu compromis.

II

Pendant ce temps-là les nombreux domestiques du château de Versailles se retirait aussi peu à peu. On ne veillait pas à cette époque. Il faut se rappeler que la comédie finissait vers huit heures et demie, et que les fameux soupers dont on a tant parlé avaient lieu à neuf heures. On était donc loin du réveillon de la Saint-Sylvestre censé obligatoire aujourd'hui. Surtout à Versailles, il n'était pas question de chose semblable à un moment où le Roi était enfant; toute la population prenait nécessairement des habitudes de très grande tranquillité.

Les lumières des fenêtres s'éteignaient les unes après les autres comme obéissant à un couvre-feu mystérieux. La première blanchisseuse, après avoir jeté un dernier regard à la buanderie, s'était enfermée chez elle et se disposait à se dévêtir lorsque des coups pressés retentirent à sa porte.

— Ouvrez, madame Robert! vite! pour l'amour de Dieu!

Madame Robert, reconnaissant cette voix, ouvrit aussitôt.

AMOUR, TU PERDIS TROIE



I

II

Porte-plumes, courant vers son train. Oh! là, là, la jolie fille! Si ce n'était pas ce diable de train...

Vlan! un torignon et un nu de cassés!

Une femme d'un certain âge entra rapidement la serra dans ses bras, et se mit à sangloter de toutes ses forces.

— Ah ! j'ai cru que je n'arriverais jamais ! Mon fils ! Mon pauvre fils !

Madame Robert la fit asseoir. La malheureuse avait le délire.

— Oh, balbutiait-elle comme à travers un mauvais rêve, j'ai tant marché ! tant marché ! J'arrive d'Étampes presque sans m'arrêter. Le coche ne va plus, les routes sont couvertes de neige, toutes enterrées ! Je me suis perdue, je ne sais combien de fois. Je ne me rappelle plus depuis quand je suis partie... Je ne sais pas si j'ai mangé... Je crois que de bonnes gens m'ont reconnue et m'ont remise dans mon chemin... Et puis, près d'ici, la route est belle mais elle est gelée... Je suis tombée plusieurs fois... J'avais peur de me casser une jambe et de ne pas pouvoir arriver ! Entendez-vous ? ne pas pouvoir arriver ? ne pas pouvoir arriver ! Enfin me voici. Les hommes du poste m'ont reconnue et m'ont laissé entrer. Les braves garçons ! Mon pauvre fils... Il est sauvé ; n'est-ce pas ?

La bonne madame Robert ne savait où se reconnaître dans ce flux de paroles incohérentes, et prodiguait des consolations à tort et à travers ne sachant pas à quoi elles pouvaient bien s'adresser.

Enfin la pauvre femme—elle se nommait madame Renault, reprit quelque peu ses sens, elle put parler de manière à être comprise, et fut écoutée avec une tendre sollicitude, car elle était une vieille amie de madame Robert, et une ancienne femme de service du château, précisément attachée à la buanderie. Elle avait laissé chez tous ceux qui l'avaient connue et employée, les meilleurs souvenirs.

Ce qu'elle raconta était une histoire bien triste, peu neuve malheureusement. Elle avait un fils garde-français, qui était entré au service du roi franchement, de son plein gré, sans se faire prendre comme les autres par un racleur, et tout simplement parce que sa mère aussi avait été au service du roi. Aussi se considérait-il comme un peu supérieur à la plupart de ses camarades, et se laissait-il difficilement marcher sur le pied. Cet orgueil intime n'épargnait pas toujours ses supérieurs. Aussi un beau jour un sergent lui ayant parlé sur un ton qui ne lui convenait pas, en était-il facilement arrivé aux réponses brusques, et de là aux voies de fait.

Il était condamné à être passé par les armes.

On plaidera toutes les circonstances atténuantes qu'on voudra ; mais l'armée est ainsi faite, et il serait bien difficile qu'elle existât autrement.

Son récit achevé, Mme Renault ajouta en s'essuyant les yeux :

— Mais il est sauvé, n'est-ce pas ? Vous allez faire signer sa grâce !

Madame Robert restait toute interdite.

Mais parlez donc ! pleurait la pauvre mère.

Ici madame Robert dut prendre son courage et expliquer avec mille circonlocutions à son amie que les grâces, en matière militaire, ne se signent pas si facilement. Que le jeune roi ne savait peut-être pas bien au juste ce que c'était qu'une grâce. Ensuite qu'on n'était plus au temps du maréchal de Villeroi qui faisait tout pour amuser le royal enfant, et qui n'aurait pas demandé mieux que de lui fournir une occasion d'user de la plus belle de ses prérogatives. L'éducation, vu certains changements politiques et l'âge du jeune prince, était devenue plus sévère.

Madame Renault comprenait maintenant, malheureusement, et les deux femmes restèrent à se regarder en face l'une et l'autre, muettes d'anxiété et d'épouvante. L'exécution devait avoir lieu le lendemain du jour de l'an, et le jour de la fête, tous les bureaux des ministères étaient fermés. On ne pouvait pas même obtenir un sursis.

III

Elles furent tirées de cette attitude par une voix d'homme qui demandait à la porte si l'on pouvait entrer.

Madame Robert ouvrit et ne fut pas peu surprise de se trouver vis-à-vis de l'abbé Fleury en personne.

— Chut ! fit celui-ci, personne ne m'a vu.

Les deux femmes cachèrent leur trouble du mieux qu'elles purent.

— Vous devez être bien étonnée de me voir, dit l'abbé, mais il n'y a que vous qui puissiez me tirer du pas où je me suis mis. J'ai aperçu de la lumière chez vous et je suis venu.

Et il leur raconta l'histoire du soulier qu'il avait fait mettre dans la cheminée par le jeune Louis XV.

— Maintenant, ajouta-t-il, je ne sais que faire. Impossible, vu l'état des chemins, d'envoyer à Paris. Et puis, qu'y trouverait-on à cette heure-ci ? Vous qui avez souvent joué autrefois avec le roi, vous pourriez me donner une idée de surprise... vous êtes femme, d'ailleurs et cela suffit.

Les deux femmes se regardèrent à la dérobée. Mais elles n'osaient pas parler.

L'abbé regardait machinalement dans tous les coins.

— Tiens, dit-il en apercevant sur une commode une poupée haute d'un pied et habillée en garde française, vous avez des enfants, ici ?

— Non, monsieur l'abbé. C'est

TOUT AUX AFFAIRES



Delle de Loug. — Ne les dérangeons pas. Évidemment, il fait la demande.
M. Smith. — Lui ? C'est un commis voyageur en pharmacie ; il vante l'excellence de ses emplâtres pour le rhume.

un jouet qui a appartenu à sa Majesté. Un jour Elle s'en est dégoûtée, et Elle a, en présence d'un officier aux gardes, tiré sur ce petit soldat avec un petit canon, cadeau de l'empereur de Russie.

— En effet, il est noir de poudre et criblé de plomb. Il fait triste mine. Je n'ai pas connu ce jeu du roi.

— C'était pendant un de vos voyages à Paris. Il a été défendu de vous le dire.

L'abbé secoua la tête avec tristesse...

Je ne lui savais pas ce goût...

— Oh non, monsieur l'abbé, il n'est pas ainsi ! Je vous assure qu'il en a eu un regret infini. Au fond, il aimait son petit soldat. Tenez, si je l'ai ici, c'est que je l'ai dérobé pour le recommander et le remettre un jour parmi ses jouets... je suis sûre de lui faire plaisir. Par bonheur la figure est intacte ; il n'y a que le corps d'abîmé, et avec un peu de drap...

L'abbé resta un instant rêveur, puis se frappa le genou avec la main.

— Ce n'est pas un jour qu'il faut. C'est tout de suite, entendez-vous ?

Et il pensait en même temps à la surprise de l'enfant, à sa joie et à la leçon de morale dont il pourrait prendre texte à cette occasion.

Madame Robert, elle aussi, avait son idée.

— Monsieur l'abbé, dit-elle hardiment, minuit va bientôt sonner, et on ne travaille pas le premier de l'an. C'est un jour férié, puisqu'on va à la messe !

— Mais... je vous donne une dispense...

L'APOSTOLAT DE LA FEMME



Clara. — Jack dit positivement que lorsqu'il sera marié, c'est lui qui commandera dans le ménage.

La maman. — Mais, alors, pourquoi l'épouser ?

Clara. — Pour le désabuser. Je voudrais le former, ce jeune homme,

RIEN D'EXAGÉRÉ



Bourgeois. — Vous voulez de l'ouvrage !... Hum... Ce n'est guère le temps pendant les fêtes.

Tramp. — Ah ! mais c'est qu'il m'en faut si peu pour me satisfaire !

—La dispense ne suffit pas. Il me faut un paiement.

L'abbé fit le geste de porter la main à sa poche...

—Oh non, pas d'argent, continua-t-elle ; il me faut mieux que cela. Je veux la vie d'un homme !

—Madame Robert, vous, une Hérodiade ! s'écria l'abbé ahuri.

—Non, ce n'est pas cela.

Elle lui raconta fort gênée par la pauvre madame Renault qui s'interrompait et pleurait à chaque parole, l'affaire du jeune soldat.

Quand ce fut fini, l'abbé hochait la tête.

C'est bien difficile, pour ne pas dire impossible.

—Alors, pas de petit soldat. Donnant donnant, et tout de suite !

—Je ne peux pas faire signer le roi comme cela, au milieu de la nuit ! Je n'en ai pas le droit !

—Trouvez ce que vous voudrez.

Pressé à bout, l'abbé se mit la cervelle à la torture, d'autant plus qu'il était lui-même bien aise de sauver la vie d'un homme.

Il se frappa enfin le genou de la main, signe qu'il avait rencontré ce qu'il voulait.

—C'est bien grave, ce que je vais faire, dit-il, mais bah, je m'arrangerai avec le duc d'Orléans.

Monsieur veut que le roi use enfin de sa prérogative, car il n'en a pas encore eu l'occasion. Cette semaine, plusieurs cas se présentent, et j'ai passé la journée d'hier à lui faire faire de belles signatures sur des lettres de grâce...

—En blanc ? fit vivement madame Robert.

—Oui, pour plaire convenablement son auguste nom à l'endroit qu'il faut...

—Eh bien, allez en chercher une et vous la remplirez ici, dit madame Robert, qui commençait à commander.

L'abbé sortit, un peu honteux de traiter si légèrement les affaires de l'État, les deux femmes sautèrent sur les tiroirs où elles découvrirent de beaux morceaux de drap blanc, et les aiguilles furent bientôt à l'œuvre. On dut beaucoup se piquer les doigts.

IV

Le lendemain matin, l'abbé voulut être le premier à entrer dans la chambre du jeune roi, où il avait dû pénétrer encore une fois la nuit pour garnir le soulier de Noël. Il était un peu inquiet, car il avait trop expliqué à son élève ce que c'était qu'une lettre de grâce pour que celui-ci n'en eût pas un peu compris la gravité. Aussi entra-t-il la porte un peu timidement.

Le roi était déjà levé, enveloppé dans sa petite douillette, serrant affectueusement sous son bras le petit garde-française, ressusité et vêtu de

C'est la dernière paille qui brise le dos du chameau



Ducl et son ami. Écoute, mon cher, l'humanité a des limites. Tu m'as tué deux chevaux ; tu as épousé mon amouruse, mais jamais de la vie je ne te permettrai de copier mon faux col.

neuf, tandis qu'il lisait la lettre de grâce tenue gravement devant ses yeux dans ses deux petites mains, le papier largement déployé.

Il jeta un regard de haute bienveillance à l'abbé.

—Mais entrez plus vite me la souhaiter bonne et heureuse !

L'abbé, rassuré, fit trois pas et s'inclina.

—Ma foi ! dit le jeune Louis XV, en montrant le petit soldat et la lettre de grâce, j'ai eu mes étrennes tout de même. Je crois que c'est bien ce que j'avais oublié de demander, et qui me tourmentait hier soir. Merci !

H. DE C.

LE MARIAGE EST TROMPEUR

Monsieur Fraissini.—Mais pourquoi ne voulez-vous pas me faire un bail de trois ans ? la maison me plaît et je tiens à la garder.

Monsieur Tyrano.—Impossible ! monsieur. Une année, pas plus, et le droit de vous mettre à la porte au bout du temps. C'est un principe, chez moi.

Monsieur Fraissini.—Mais...

Monsieur Tyrano.—Inutile, (le regardant sévèrement) je ne veux pas d'enfants chez moi et j'ai été assez trompé par des nouveaux mariés pour me laisser prendre une autre fois.

D'OU VENAIT LA DEMANDE

Directeur (au chef d'orchestre).—J'ai compris que votre symphonie a été mise sur le programme à la demande de quelqu'un.

Chef d'orchestre.—Oui.

Directeur.—Puis-je savoir à la demande de qui ?

Chef d'orchestre.—A la mienne.

UN NOUVEAU REMÈDE

Papa.—Écoutez-moi bien, mes enfants. Je désire que pendant les vacances du jour de l'an, vous soyez aussi méchants et aussi bruyants que possible.

Henri.—Mais, papa, tu nous corrigeras !

Papa.—Pas si vous êtes très mauvais. Mais je le ferai si vous êtes sages. Votre tante Crampon va venir nous visiter, et je tiens à ce qu'elle ne reste pas longtemps avec nous.

LA MÈRE

Regardez : les enfants se sont assis en rond. Leur mère est à côté, leur mère au jeune front Qu'on prend pour une sœur aînée ; Inquiète, au milieu de leurs jeux ingénus, De sentir s'agiter leurs chiffres inconnus Dans l'urne de la destinée.

Près d'elle nait leur rire et finissent leurs pleurs. Et son cœur est si pur et si pareil aux leurs, Et sa lumière est si choisie Qu'en passant à travers les rayons de ses jours, La vie aux mille soins, laborieux et lourds, Se transfigure en poésie !

Toujours elle les suit, veillant et regardant : Soit que janvier rassemble au coin de l'âtre ardent Leur joie aux plaisirs occupée ; Soit qu'un doux vent de mai, qui ride le ruisseau, Remue au-dessus d'eux les feuilles, vert monceau D'où tombe une ombre décapée.

Parfois, lorsque passant près d'eux un indigent Contemple avec envie un beau hochet d'argent Que sa faim dévorante admire, La mère est là ; pour faire, au nom du Dieu vivant, Du hochet une aumône, un ange de l'enfant, Il ne lui faut qu'un doux sourire !

Et moi qui, mère, enfants, les vois tous sous mes yeux, Tandis qu'auprès de moi les petits sont joyeux Comme des oiseaux sur les grèves, Mon cœur gronde et bouillonne, et je sens lentement, Couvertelevé par un flot écumeux, S'entr'ouvrir mon front plein de rêves.

RUPTURE AJOURNÉE

Madame.—Marie, je ne veux pas du jeune Brise-cœur pour gendre ; tu me comprends, tu l'arrangeras pour rompre avec lui au plus tôt.

Marie.—Mais, maman, il vaut 500,000.

Madame.—Peu m'importe ; je te dis que je n'en veux pas pour gendre ; tu me feras le plaisir de lui dire qu'il ne remette plus les pieds à la maison.

Marie.—Oui, maman, je le lui dirai... après le jour de l'an.

LES DEUX PREMIÈRES REGLÉS

C'est l'heure de la leçon d'arithmétique ; Marguerite, qui est curieuse profite de la question des chiffres pour demander son âge à sa gouvernante, qui a doublé le cap de la quarantaine.

—Ma chérie, répond la maîtresse avec ce sourire indéfinissable de la femme qui ne veut ni mentir, ni dire la vérité, j'ai passé l'âge où l'on additionne et suis entrée dans celui où l'on commence la soustraction. En attendant que vous en arriviez là, montrez-moi votre problème.

LES HARMONIES DU MENAGE



Ellie.—Archib, j'ai grand besoin d'une vingtaine de dollars, ce matin.

Lui.—Comme c'est beau, deux cœurs qui battent à l'unisson, deux pensées qui n'en font qu'une ! Moi aussi j'ai besoin de vingt dollars.

UN JOUET PRATIQUE



Johann.—Tu vois, ce pauvre grand-père, qui ne pouvait pas avaler de pilules ! Je lui en fais prendre tant que je veux, moi.

LA CONFESSION D'UN CELIBATAIRE

—JE SUIS RESTÉ VIEUX GARÇON :



I
Parceque Lucie de Ladouillet qui posait pour la malade intéressante, me paraissait exiger trop de petits soins.

II
Parceque Mabel Smith était trop *glit*.

III
Parceque Julie Lindor, toute charmante qu'elle fut, avait une certaine mannan.

IV
Parceque Luce Vandeleur était trop dependiere.

V
Parceque Kate Malenduran te ne semblait avoir le caractere difficile.

VI
Parceque Jane Jones, qui était la douceur, la bonté et l'intelligence mêmes, manquait, tout de même, d'entrain.

VII
Parceque Maud Varny qui avait toutes les qualités réunies n'a pas voulu de moi.

LA BOITE AUX LETTRES DU "SAMEDI"

(Pour le SAMEDI)

I

ÇA ET LA

Mme X.—Le plus beau jour de ma vie est celui où j'ai marié ma fille.

Mme D.—Comment ?

Mme X.—Comment ? C'était la première fois qu'on me disait que j'étais belle... mère.

Il y a des jeunes gens à Sherbrooke qui prétendent que la gravure du SAMEDI "Les prémices d'hiver," pourrait bien s'appeler "Les prémices de du bonheur."

Depuis que Lill Trick parle des belles-mères, dans le SAMEDI, toutes les belles-mères de Sherbrooke harcellent de la plus belle façon leurs gendres et les accusent de complicité.

Heureux sont les garçons de ce temps-ci.

Tous les Sherbrookoïses sont d'avis que l'année 1890 a été une année de corde.

PREUVE ABSOLUE



— Si je peux compter le nombre de reverberes, j'shais *all right*. Allons : Un, deux, trois, qu'batre, cinq, six, shept... Shept !... C'tout... Alors je r'entre, et chous allez voir que ma femme v'ha dire que je suis saoul. C'ben tout-phareil, les femmes.

De même que le jour de Noël vient après les *avents*, il est généralement reconnu qu'il vient après les *apprêts*.

Un homme entre chez un dentiste pour se faire arracher les dents, il sort de chez l'avocat pour s'arracher les cheveux.

L'hôtelier qui vend des coups de whiskey à un haut prix, est souvent obligé de donner des coups... de poing pour rien.

Si vous demandez à X. quel est le plus fort coup de billard qu'il ait vu, il vous répondra qu'il ne l'a pas vu, vu que deux des billes lui sautèrent dans les yeux.

Le jeune homme qui demandait à la jeune fille de lui apposer un sceau sur la bouche, ne comprit pas celle-ci lorsqu'elle lui répondit qu'elle en avait assez d'un près d'elle.

Pour avoir le secret d'une lettre, il faut la développer, et pour avoir le secret d'une jeune fille, il faut l'envelopper.

Dans un club, on discute en ce moment s'il y a plus de belles-sœurs que de sœurs belles.

L'homme qui vient de perdre son appareil olfactif, se console en disant qu'on ne peut pas rire à son nez.

Ceux qui rient de moi parce que je n'ai pas de moustache, ne peuvent pas le faire à ma barbe.

Un commis d'ici a fait mentir le proverbe qui dit, qu'il est impossible de blanchir un nègre. En effet, jamais je n'avais vu nègre si blanc que celui qui se sortit la tête d'un baril de farine.

De ce temps-ci, Jos. de Louiseville doit plus varier de couleurs que Paul Vary.

PAUL EMILE.

Sherbrooke, 20 décembre 1890.

UNE LACUNE SERIEUSE

Monsieur de la Haut-gomme (nouvellement arrivé dans une paroisse du Nord).—Eh, cher monsieur, chassez-vous le renard, par ici ?

Indigène.—Ma foi, non.

De la Haut-gomme.—Tiens, pourquoi ? Ça manque de renards ?

Indigène.—Au contraire.

De la Haut-gomme.—Pas de chiens ?

Indigène.—Au contraire, beaucoup de chiens.

De la Haut-gomme.—Pas de chevaux ?

Indigène.—Au contraire. Beaucoup de chevaux et des meilleurs.

De la Haut-gomme.—Alors, qu'est-ce qui vous manque ?

Indigène.—Il n'y a pas de fous dans le pays.

Les dernières visites du Jour de l'An



Smith.—Voyons ! S... Smith. Quel est ce Schmith là ?

Vois de l'Intérieur.—Sale porc, dépêche toi donc d'entrer.

Smith.—Ah ! (Chic) j'shais qui qu'hi r'heste ichi. C'hest moi.

LA SOIRÉE DES ROIS EN FAMILLE



MADAME DEMANDE SA TOILETTE

FEUILLETON DU SAMEDI

LA CHASSE AUX MILLIONS

SECONDE PARTIE

(Suite et Fin.)

C'était Grandmoreau qui dirigeait cette dernière opération : il voulait bien tuer des pirates, mais il se serait fait un scrupule de massacrer des animaux inoffensifs et qui avaient rendu tant de services à la caravane.

Toute la matinée, ce ne fut qu'un va-et-vient continu entre la terre et les navires mouillés en rade.

Peu à peu cependant l'agitation cessa.

Trappeurs et squatters s'embarquèrent à leur tour...

Le ciel est sans nuage.

Le soleil a des rayonnements d'une aveuglante blancheur,

L'astre radieux vient d'atteindre sa plus grande hauteur.

Il est midi.

Quatre hommes se tiennent immobiles et silencieux au milieu du camp abandonné par la caravane.

Autour d'eux, des chariots brisés, des tentes abattues, des harnais, des outils, des ustensiles de toute sorte éparpillés, ça et là.

De toutes parts, le désordre, cette désolation que présente un bivouac, un campement dont une troupe nombreuse a dû s'éloigner en toute hâte.

Les hommes dont la présence seule anime encore le camp ne sont autres que le baron de Senneville et les trappeurs Grandmoreau, Sans-Nez et John Burgh.

Leur attitude est sombre.

Ils paraissent attendre un signal.

En effet :

Un coup de canon retentit et le baron de Senneville rompt le silence.

— Tout le monde est embarqué, dit-il.

— Il est temps d'agir.

— Sans-Nez, allez poser ces deux paquets de poudre au sommet du Nid-de-l'Aigle.

— Soyez prudent et n'oubliez pas mes instructions.

— Vous aurez une heure pour descendre et nous rejoindre sur la plate forme du pont.

— Soyez tranquille, je ne m'amuserai pas en route, fit le parisien en s'éloignant.

— Vous, Grandmoreau et Burgh, voici la double charge de dynamite et de poudre pour les deux puits que vous avez creusés de ce côté.

— Placez ces charges comme je vous l'ai indiqué et revenez me trouver.

— Vous croyez que l'huile jaillira et prendra feu ? demanda Grandmoreau.

J'en suis sûr, répondit le baron.

— La couche de glaise qui comprime encore le pétrole sera pulvérisée et l'huile prendra feu aussitôt.

— Bon ? fit le Trappeur.

Et, suivi de John Burgh, il disparut au milieu des rochers.

M. de Senneville s'engagea également dans la montagne pour aller charger une troisième mine.

Une heure plus tard, nos quatre personnages se trouvaient réunis sur la plate forme, en face de la galerie creusée dans le flanc du Nid-de-l'Aigle.

— Il s'agit maintenant de faire sauter cette galerie, dit M. de Senneville.

— A-t-on pratiqué l'excavation nécessaire ?

— Oui, répondit Grandmoreau.

— Très bien ! fit le baron entrant dans le couloir souterrain.

Il y resta à peine cinq minutes et dit en sortant :

— Allons, vite, embarquons !

Ils descendirent la falaise, sautèrent en canot et s'éloignèrent rapidement.

Les trappeurs montèrent à bord de leur navire et M. de Senneville rejoignit le comte et ses amis sur le sien.

Ainsi qu'il était convenu d'avance, les quatre navires se mirent immédiatement en mesure de quitter la rade.

Une demi-heure plus tard, ils stationnaient à une lieue en mer.

La caravane entière attend l'effet des mines qui doivent anéantir le Nid-de-l'Aigle et le pétrole qu'il renferme.

M. de Linecourt et tous les passagers du yacht, armés de lorgnettes et de longues-vues, ne sont pas moins attentifs que les trappeurs.

Grandmoreau et ses camarades groupés sur la dunette attendent l'événement avec une muette impatience.

Quinze minutes s'écoulent.

Les regards commencent à se troubler, les poitrines sont oppressées...

Soudain un sourd mugissement se fait entendre.

Une large colonne rouge s'élance du Nid-de-l'Aigle, chassant dans le ciel un épais nuage de fumée noire.

Ce puissant jet de flamme s'élève à une prodigieuse hauteur et se perd dans le lourd nuage de fumée qui le couronne.

Mais bientôt une formidable explosion ébranle les airs...

C'est la mine de la galerie qui éclate.

Les flancs du Nid-de-l'Aigle se crevassent, le pétrole s'enflamme, il coule et brûle jusque dans la mer...

Les masses de rochers sont brisées, elles roulent et tombent dans l'huile avec un bruit terrible.

Les parois du cône se déchirent sous l'effort puissant des flammes, de sinistres craquements se font entendre, la terre tremble, la mer frissonne... le Nid-de-l'Aigle s'affaisse, chancelle sur sa base, s'écroule et disparaît enfin au milieu d'un épouvantable embrasement.

Le pétrole enflammé a déjà gagné l'emplacement du camp.

Tout à coup de nouvelles explosions ébranlent le sol.

Les torrents d'huile incendiée s'échappent des puits minés par les trappeurs.

Une véritable inondation de feu envahit toute la chaîne des montagnes qui longent l'océan sur un espace de plus de deux lieues.

Les terres, les rochers se soulèvent avec d'épouvantables éclatements.

D'énormes quartiers de pierre, lancés avec une force inroyable, d'écrivent dans l'espace des courbes lumineuses.

On dirait des acrolithes, d'énormes bombes ou des pièces d'artifice de dimensions invraisemblables.

Et tout retombe, tout s'engouffre, tout disparaît dans un abîme de feu et de fumée.

Peu à peu l'immense cratère se creuse, les flammes semblent dévorer la terre et fondre le roc.

Les écroulements se succèdent avec une terrifiante rapidité, les déchirements se multiplient, les détonations deviennent assourdissantes.

Il semble que le continent américain va disparaître dans un effondrement, dans un cataclysme, dans un déluge de feu.

Les hautes falaises rocheuses sont encore debout, mais elles chancellent sur leur base, et elles sont attirées dans le vaste lac incandescent qui a déjà englouti des montagnes et se creuse toujours.

La gigantesque digue s'ébrèche enfin sous l'action d'évorante du feu, et la pression des eaux la précipite.

Les flots mugissants de la mer se mêlent à l'huile enflammée.

Des nuages de vapeurs se forment avec d'effroyables sifflements : ils s'élèvent vers le ciel et emportent avec eux la fumée noire du pétrole.

La lutte entre le feu et l'eau se prolonge.

L'huile bondit sur le flot dont elle dévore l'écume blanche.

Elle s'étale sur la vague et la réduit en vapeur,

Efforts impuissants !

La mer triomphe !

Elle a fait reculer le rivage.

Elle recouvre maintenant l'endroit où s'élevait le pic du Nid-de-l'Aigle.

Le plateau occupé par la caravane et toute la chaîne des montagnes s'étendant sur une longueur de plus de deux lieues sont engloutis sous l'eau.

Trois milles pirates sont brûlés et anéantis...

Grandmoreau a contemplé ce désastre avec le calme d'un juste.

Il n'a pas prononcé un seul mot.

Il n'a pas fait un geste.

Toutefois, au moment où les montagnes se sont écroulées dans la vaste fournaise, il a tiré une longue corde de son sac de chasse et l'a jetée à la mer en disant :

— A quoi bon une corde de justice ?

— A partir d'aujourd'hui je ne compte plus.

Les trois vapeurs montés par les trappeurs naviguaient de conserve.

Le yacht où se trouvaient M. de Linecourt avait depuis longtemps disparu, grâce à sa marche supérieure.

Bouléreau, Sans-Nez et les autres lieutenants de la caravane se promenaient sur le pont et s'entretenaient bruyamment de la terrible exécution exigée et organisée par Grandmoreau.

Seul Tomaho n'était pas parmi ses compagnons.

Il se promenait à l'écart.

Il était triste et paraissait absorbé dans une profonde méditation.

Les interpellations de ses amis le bruit qui se faisait autour de lui, rien ne pouvait le distraire de ses pénibles réflexions.

A peine avait-il prêté une attention distraite à l'anéantissement du Nid-de-l'Aigle et des montagnes où campaient John Hugges et sa bande.

Sans-Nez, que ces airs mélancoliques agaçaient, s'approcha du géant et lui dit en manière de consolation :

— Eh bien ! quoi ? Fais-en ton deuil, de ton royaume.

— Voilà-t-il pas une belle perte ?

— Tu es assez riche pour en acheter un autre.

— Mon frère veut-il m'écouter ? demanda brusquement Tomaho.

— Je ne demande pas mieux.

— Mes oreilles sont ouvertes, comme tu dis.

— Je veux empêcher le déloyal Tomoëms, dit le géant, de redevenir roi de ma nation.

— Bon ! fit Sans-Nez.

— Comment t'y prendras-tu ?

Je vais demander à mes frères les trappeurs de venir avec moi pour combattre le Renard-Subtil et pour réduire mes guerriers à l'obéissance,

— Parfait s'écria le Parisien.

— Je me charge des négociations, mais je doute qu'elles aient grand succès, maintenant que nous avons à traiter avec des millionnaires.

Sans-Nez visita les trois navires l'un après l'autre et fit part aux trappeurs et squatters de la proposition de Tomaho.

Il ne recueillit pas une seule adhésion.
—Mauvaise volonté générale, dit-il à Tomaho qui l'attendait avec impatience.
" Personne ne veut s'enrôler dans ton armée.

" Ainsi, mon vieux Cacique, Ta Majesté peut se fouiller.

Ils m'ont tous ri au Nez... Et quand je dis au nez, tu comprends que c'est une figure.

—Mon frère ne ment pas ? lit le géant avec méfiance ?

—Je te donne ma parole d'honneur que je dis la vérité vraie ! affirma Sans-Nez.

Il paraissait sincère, et il l'était en effet. Tomaho n'insista pas et retomba dans sa méditation.

Soudain il releva la tête et un sourire satisfait éclaira sa large face bronzée.

—Mes frères trappeurs cria-t-il d'une voix retentissante, approchez tous !

On fit cercle autour de lui,

Alors promenant son regard sur ses compagnons, il reprit avec une solennelle gravité.

—Grandmoreau, Sans-Nez, John Burgh, Bois-Rude, vous avez promis à votre ami Tomaho de l'aider à chasser le traître Touneins du royaume d'Arucanie et de Pataginie.

" Vous avez dit que votre ami Tomaho redeviendrait le grand cacique des guerriers de son pays.

" Vous êtes trappeurs vous êtes braves, vous êtes plein de loyauté...

" Le mensonge et l'artifice vous sont inconnus...

" Vos cœurs sont purs comme l'esprit du Vacondah qui vous fait vivre.

" Vous n'avez jamais manqué à votre parole...

" Vos promesses sont des engagements sacrés.

" Tomaho compte sur vous pour l'accompagner, pour combattre et pour vaincre l'infâme Touneins."

Le géant cessa de parler.

Les trappeurs se regardèrent.

La promesse qui leur était rappelée, ils l'avaient positivement faite à plusieurs reprises.

Tomaho était donc dans son droit en exigeant qu'elle fût tenue.

Grandmoreau prit la main du géant et lui dit simplement.

—Cacique nous te rendrons ton royaume.

Où, approuva Sans-Nez. Mais tu sais... pas de canman pour salle de police hein ?

Tomaho ravit se baissa, étendit ses grands bras, enleva les quatre trappeurs dans une seule étreinte et les embrassa avec une joie furieuse.

Quand au comte de Lincourt il est revenu à Paris, où la comtesse figure parmi les plus aimables femmes de l'Europe.

Inutile de dire que l'Aigle-Bleu et mademoiselle d'Éragny étaient partis depuis longtemps par le premier navire disponible.

FIN

THEATRE - ROYAL

SPARROW & JACOBS..... PROP. ET GERANT.

Semaine commençant Lundi, le 12 Janvier.
Après-midi et soirée.

M. JAS. H. WALLICK

Dans le repertoire suivant :

Lundi, Mardi et Mercredi. | Jeudi, Vendredi et Samedi.
Après-midi et soirée. | Après-midi et soirée.

The CATTLE KING | THE MOUNTAIN KING

M. Wallick possède, outre une excellente compagnie, ses magnifiques chevaux dressés.

Prix d'admission : 10c, 20c et 30c. Sièges réservés, 10c extra.
Plan toujours ouvert au Théâtre de 9 a.m. à 10 p.m.
Semaine suivante. GRAY & STEPHENS.

LOTERIE NATIONALE DE COLONISATION

Sous le patronage de M. le Curé A. LABELLE.

Au profit de l'Œuvre des Sociétés Diocésaines de Colonisation de la Province de Québec, Fondée en Juin 1884, sous l'autorité de l'Acte de Québec, 32 Vict., chap. 36.

Classe D.

LE QUARANTE-DEUXIEME TIRAGE MENSUEL AURA LIEU

Mercredi, le 21 Janvier 1891

A 2 HEURES P. M.

Valeur des Lots - - \$55,000

Gros lot: Un Immeuble de \$5,000.

NOMENCLATURE DES LOTS

		LOTS APPROXIMATIFS			
1	Immeuble de.....	\$5,000	\$5,000		
1	"	2,000	2,000		
1	"	1,000	1,000		
4	Immeubles de.....	500	2,000		
10	"	300	3,000		
30	Aménagements de.....	200	6,000		
60	"	100	6,000		
200	Montres d'or.....	50	10,000		
		100	Montres d'argent.....	\$25	\$2,500
		100	"	15	1,500
		100	"	10	1,000
		1000	"	10	10,000
		1000	Services de toilette.....	5	5,000

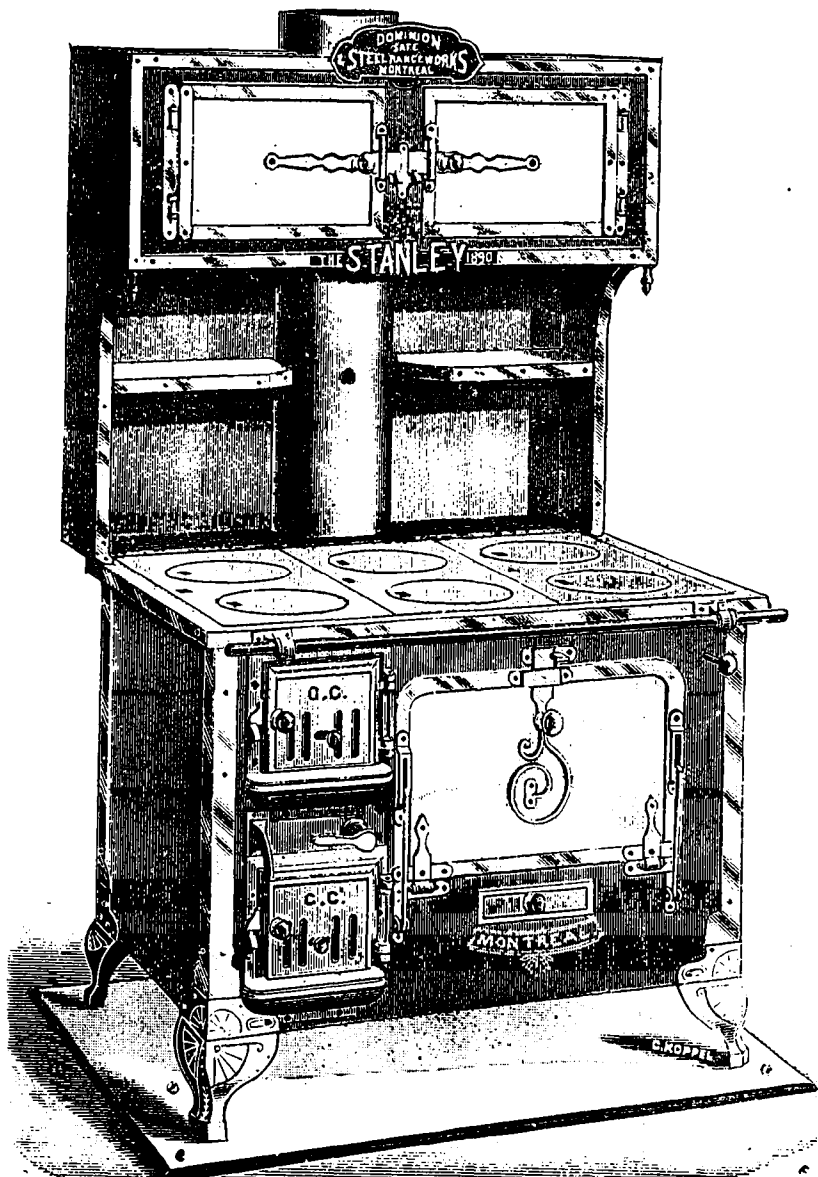
2607 lots valant - - - - 55,000.

\$1.00 LE BILLET. — II BILLETS POUR \$10.00

A. A. AUDET, Secrétaire,

Bureau: 19 Rue St-Jacques, Montreal, Canada.

Il est offert au porteur de tout numéro gagnant, de lui payer en espèces, le montant de son lot, moins une commission de dix pour cent.
Les noms des gagnants ne sont pas livrés à la publicité, à moins d'une autorisation spéciale.



GODIE. CHAPLEAU
Coffres-Forts et Poêles de Cuisine en Acier
320 RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL
Téléphone Bell 133.
Téléphone Fédéral 828.

POUR LES VERS

CHOCOLAT à la CRÈME

DE DAWSON

Le remède contre les VERS le plus plaisant et le plus sûr qui ait encore été offert au public.

Recommandé par les Médecins
 EN VENTE PARTOUT
25 Cents la Boite.

IMPRIMERIE

Poirier, Bessette & Neville

516 RUE CRAIG
 MONTREAL.

Nous exécutons, à bien bon marché, toute espèce d'ouvrages, tels que :

- Circulaires,
- Livres,
- Brochures,
- Pamphlets,
- Affiches,
- Cartes de visite,
- Cartes d'affaires,
- Pancartes,
- Entêtes de comptes,
- Programmes,
- Annales d'ancien,
- Étiquettes,
- Blancs de toutes sortes
- ETC., ETC., ETC.

Nous faisons des arrangements spéciaux, dans l'intérêt de nos clients, pour un tirage de plusieurs milles exemplaires, soit de Brochures, de Circulaires, etc.

Commandes Promptement Exécutées.
 Caractères de Luxe.

A meilleur marché que partout ailleurs.

Poirier, Bessette & Neville

516 RUE CRAIG
 MONTREAL.

N.B.—Toutes commandes pour impressions peuvent être données chez POIRIER, BESETTE & CIE., 69 rue Saint Jacques.

"LE SAMEDI" est imprimé avec l'encre
 — DE —
SHELDON COLLINS' SON & CO.,
 32 and 34 Frankfort Street, New-York

MAISON FONDÉE EN 1859

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN
 122, RUE SAINT-LAURENT, 122
 MONTREAL

La préparation des prescriptions de médecins est sous le contrôle direct du propriétaire, aidé de gradués compétents. Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les convents, sont servis de Drogueries pures, aux prix du gros.

SPECIALITÉS

- GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.
- GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.
- GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.
- GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.
- GRAY'S "WHITE ROSE LANOLIN CREAM," pour mains crevassées, peau rude, etc.

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN
 122 RUE ST. LAURENT, MONTREAL

Vous ne payez rien du tout C'EST GRATIS

Pour l'examen. Copiez cette annonce, envoyez-la à notre adresse et nous vous enverrons la montre par express, C. O. D., franc de port; nous payons les frais de transport. Vous pouvez l'examiner; si vous ne la trouvez pas telle que décrit ici, laissez-la entre les mains de l'agent sans contrepartie; en cas de paiement satisfait, vous n'avez qu'à lui payer notre PEIN SPECIAL \$5.98 et garder la montre. Une montre comme celle-ci n'a jamais été annoncée sur les journaux auparavant. C'est un MAJESTIC, tout qui mérite toute votre attention. Cette montre est fabriquée dans une compétition mondiale; elle est faite de deux laques d'or de 18 carats, et tenue en tout. Le boîtier est en vermeil, et est gravé à la main, et orné de bijoux et de pierres. P. O. BOX 202 GARDE AUX IMITATIONS.

Le mouvement imite beaucoup le "Waltham" et est le plus monté sur les bases de nos ateliers à l'heure. Balance à exposition, pignon et échappement breveté et garanti chronomètre suisse. Une garantie est envoyée avec la montre. On vend ces montres pour \$25.00 partout ailleurs. Adressez SEARS & CIE., 112 Rue Yonge, Toronto, Can.

L'Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux. Fondé en 1861. Correspondance littéraire, Notes and Queries Français, Questions et Réponses, Lettres et Documents inédits, Communications Diverses.
 PARIS: Lucien Faure, directeur, 13 rue Cujas.
 NEW-YORK: F. W. Christern, 251, Fifth Avenue.

JOURNAL DE LA JEUNESSE. Sommaire de la 90^e livraison (31 Dec. 1890). TEXTE: La famille Hamelin, par l'auteur de la Neuvaime de Colette et de Tout droit. La danse de guerre des Peaux-Rouges, par Louis Rousselet. Doyennement d'une grand-mère, par Mme Sylvie Camille Flammarion. Lis et Chardons, par Mme la Comtesse d'Hondelet. Une nuit de tetapete, imité de l'anglais, par C. Dickson. Chaque numéro, 10 cent.
 ILLUSTRATIONS de Myrbach, E. Zier et Rion.
 ABONNEMENTS: Un an, 20 fr. Six mois, 10 fr.
 Bureaux à la librairie Hachette & Cie, 79, boulevard Saint Germain, Paris.

PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSEES

DE MCGALE

RECOUVERTES DE SUCRE.

Pour la guérison certaine de toutes
 AFFECTIONS BILIEUSES, TORPEUR DE FOIE, MAUX DE TETE, INDIGESTION, ETOURDISSEMENT.
 Et de toutes les malaises causés par le mauvais fonctionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme étant un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

B. E. MCGALE

PHARMACIEN
 2123 rue NOTRE-DAME

LA PRESCRIPTION DU DR. NELSON

Est le meilleur remède pour le
Rhume, Bronchite, Etc.
 25c. LA BOUTEILLE
 Laviolette & Nelson, pharmaciens, 1605 Notre-Dame.
 Importateurs de Remèdes Français, Agents pour la Liqueur de Goudron de Norwege.

ATTRACTION SANS PRECEDENT

PLUS DE UN MILLION DISTRIBUE



LOTIERE DE L'ETAT DE LA LOUISIANE

Incorporé par la législature pour des fins d'éducation et de charité, et reconnu dans la constitution actuelle de l'Etat, en 1879, par une majorité écrasante du vote prochain, et

Devant continuer jusqu'au 1er Janvier 1895.

Les grands tirages extraordinaires, ont lieu semi-annuellement en Juin et en Décembre, et les tirages à NOMBRE SIMPLE ont lieu dans chacun des autres dix mois de l'année. Tous les tirages se font en public, à l'Académie de Musique, Nouvelle-Orléans, La.

Reputée depuis vingt ans pour l'intégrité de ses tirages et la promptitude de ses paiements.

Nous certifions par les sceaux que nous surveillons les arrangements pour tous les tirages mensuels et semi-annuels de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, que nous gérons personnellement les tirages mensuels, et que ces tirages sont faits avec honnêteté, impartialité et bonne foi envers tout le monde; et nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat avec "fais simulé" de notre signature dans ses annonces.

John J. McGuire
J. J. Guichy
 Commissaires

Nous soussignés, banques et banquiers, prions tous les prix gagnés à la Loterie de l'Etat de la Louisiane qui se sont présentés à nos comptoirs.

- R. M. WALMSLEY, Président Louisiana National Bank
- PIERRE LANAUX, Président State National Bank
- A. BALDWIN, Président New-Orleans National Bank
- CARL KOHN, Président Union National Bank

GRAND TIRAGE MENSUEL

L'ACADEMIE DE MUSIQUE, Nouvelle-Orléans,
 MARDI, 13 JANVIER 1891

Prix Capital . . . \$300,000

100,000 Billets dans la roue.

LISTE DES PRIX:

1 PRIX DE	\$200,000, soit	\$200,000
1 PRIX DE	100,000, soit	100,000
1 PRIX DE	50,000, soit	50,000
1 PRIX DE	25,000, soit	25,000
2 PRIX DE	10,000, soit	20,000
5 PRIX DE	5,000, soit	25,000
25 PRIX DE	1,000, soit	25,000
100 PRIX DE	500, soit	50,000
200 PRIX DE	500, soit	60,000
500 PRIX DE	200, soit	100,000

PRIX APPROXIMATIFS

100 PRIX DE	\$500, soit	\$50,000
100 PRIX DE	300, soit	30,000
100 PRIX DE	200, soit	20,000

PRIX TERMINAUX

300 PRIX DE	\$100, soit	\$30,000
300 PRIX DE	\$100, soit	\$30,000

Cela fait un montant de \$2,000,000

PRIX DES BILLETS:
 Billet Complet, \$20; Demi, \$10; Quarts, \$5; Dixièmes, \$2; Vingtièmes, \$1.

Prix des Clubs: 55 Billets d'une piastre pour \$50.00

Envoyer tout argent par l'Express, et la Compagnie paiera les frais de port.

M. A. DAUPHIN,
 Nouvelle-Orléans, La.

N'OUBLIEZ PAS que la charte actuelle de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, qui forme partie de la constitution de l'Etat de la Louisiane et qui a été déclarée par la Cour Suprême des Etats-Unis, un contrat avec l'Etat de la Louisiane et une partie de la constitution de cet Etat, n'expire que le premier Janvier 1895.

La législature de l'Etat de la Louisiane, qui s'est réunie le 10 de juillet cette année, a ordonné qu'un amendement à la constitution de l'Etat soit soumis au peuple, à une élection qui aura lieu le 18^e amendement destiné à prolonger la charte de la Compagnie de la Loterie de l'Etat de la Louisiane jusqu'en l'année mil neuf cent dix-neuf. C'est l'opinion générale, que le vote populaire sera en faveur de la Loterie.